

Université de Montréal

Estime de soi et autonomie

Par Geneviève Gravel

Département de Philosophie, Faculté des arts et des sciences

**Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences en vue de
l'obtention du grade de M.A. en philosophie,**

©, Geneviève Gravel, 30 décembre 2015

Résumé

Ce mémoire est consacré à la condition de l'estime de soi telle que défendue par Paul Benson au sein de sa théorie substantielle de l'autonomie. Soulevant l'insuffisance des théories procédurales dans les cas d'oppressions, cette condition défend la nécessité de considérer les relations intersubjectives et le sentiment de mérite à agir au sein de la définition même de l'autonomie. En ce sens, les théories relationnelles permettent également de rendre compte de l'impact du contexte social sur les valeurs intériorisées par un agent, mais aussi sur la manière dont un agent s'évalue en fonction de ses expériences. Afin d'approfondir cette condition de l'estime de soi, j'étudie le rôle des émotions autoréflexives sur la perception d'un agent à l'égard de soi tout en soulevant comment ces dernières peuvent l'informer des valeurs qui lui sont propres, de celles provenant d'un contexte d'oppression. Dans un premier temps, j'explore en quoi consiste la condition de l'estime de soi selon Benson, son lien avec l'identité et comment elle met en lumière l'insuffisance des théories procédurales. Dans un deuxième temps, je la distingue des autres conceptions similaires telles que retrouvées dans les théories relationnelles tout en défendant que l'estime de soi n'est pas un phénomène affectif distinct, mais plutôt un jugement normatif s'élaborant à partir des expériences affectives vécues par un agent. Bien que défendant la thèse de Benson dans une perspective relationnelle, j'approfondis la définition de la condition de l'estime de soi en soulevant comment les émotions morales s'avèrent nécessaires pour qu'un agent soit autonome à l'égard de ses actions, de ses pensées et de ses valeurs.

Mots clés : Philosophie, Psychologie morale, Autonomie, Émotions, Valeurs, Estime de soi, Paul Benson.

Abstract

This present study is devoted to the sense of self-worth as defended by Paul Benson in his theory of substantial autonomy. Revealing the limitations of the procedural accounts in the cases of oppression, this theory defends the necessity of considering the intersubjective relationships as well as the importance of regarding oneself as being competent to answer for one's conduct in the definition of autonomy. Meanwhile, relational theories acknowledge how social contexts can define values interiorised by agents as well as the self-regarding attitudes that influence one's sense of worth. To deepen our understanding of this condition, I study the role of moral emotions on the perception that an agent has upon his or herself while demonstrating how these emotions can adequately inform the agent of his or her own values, as well as those internalized from oppressive circumstances. First, I explore what holds the condition of self-esteem from Benson's viewpoint while linking it to concept of identity. I then demonstrate how this condition captures the limitations of procedural accounts, specifically in oppressive contexts. Secondly, I distinguish other self-regarding attitudes found in the relational theories while showing how self-esteem is not a separate affective phenomenon, but rather a normative judgment formed from the affective experiences of an agent. While I defend Paul Benson's thesis in a relational perspective, I suggest a deepened definition of what the self-esteem condition stands for, while showing how moral emotions are necessary for an agent to be autonomous upon his actions, thoughts and values.

Keywords : Philosophy, Moral Psychology, Autonomy, Emotions, Values, Self-Esteem, Paul Benson.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier ma directrice de recherche, Christine Tappolet, pour le partage de son savoir et pour le si grand espace qu'elle a permis pour ce projet de maîtrise. Merci également à ceux qui me sont chers et qui ont su nourrir ma curiosité et mon sens d'émerveillement face à ce sujet dont nous sommes tous et toutes interpellés. Merci à mon compagnon de vie qui a su relativiser mes préoccupations liées à ce mémoire ainsi qu'à mes collègues et ami(e)s philosophes pour avoir partagé leurs idées et leur passion. Ce sujet demeure pour moi un projet d'exploration qui rassemble autant la sphère académique, professionnelle, personnelle que spirituelle et dont sa qualité humaine me pousse continuellement à l'action.

Table des matières

Introduction	5
Chapitre 1 : Le sentiment de compétence	14
1.1. La condition de l'estime de soi.....	14
1.2 Le cas de <i>Gaslight</i> et l'insuffisance des théories procédurales	16
1.3. L'identité et la conception de soi	18
Conclusion.....	25
Chapitre 2 : Estime de soi et les émotions autoréflexives (ou morales).....	27
2.1. L'estime de soi, le respect de soi et la confiance de soi	27
2.2. Les émotions autoréflexives	43
2.3. La nature de l'estime de soi.....	50
Conclusion.....	62
Conclusion : L'introspection comme point de départ pour penser l'autonomie dans un contexte intersubjectif?	64
Bibliographie	68

« Just as venomous, degrading, inferiorizing social relations can break down our sense of our fitness to speak for ourselves as moral agents, so also caring, dignifying, democratizing social relations can repair damaged self-worth¹. »

Introduction

Il est généralement reconnu qu'un agent autonome est celui qui incarne des valeurs qui sont les siennes, mais qu'il a considéré parmi un ensemble de valeurs véhiculées par son contexte social, notamment par l'éducation. Puisque les valeurs peuvent avoir un rôle majeur au sein des décisions et des actions dans la vie d'un individu, il semble primordial de se questionner sur la provenance de ces valeurs, mais surtout dans la manière dont cet individu les internalise. L'on peut ainsi se demander si les valeurs d'un agent sont le résultat d'une délibération ou si elles ont été intégrées suite à des pressions extérieures. Est-ce qu'un agent est lui-même maître de ces désirs et de ses actions? L'est-il même dans un contexte d'oppression? Ces questions s'inscrivent dans le courant philosophique qu'est la psychologie morale, puisque l'accent n'est pas mis sur les fondements et lois de l'action morale² en tant que tels, mais plutôt sur l'agent lui-même et sur ses attitudes envers ses propres capacités à agir. Ce sont donc des questions qui lient la normativité aux états psychologiques des individus, et cela, de façon concrète. En effet, c'est un domaine de recherche qui permet, entre autres, de se demander : « qui suis-je? » ou « quel est le type

¹ Benson, P. (2000). *Feeling Crazy : Self Worth and the Social Character of Responsibility*, dans Mackenzie, C., & Stoljar, N. (eds), *Relational Autonomy : Feminist Perspectives on Autonomy, Agency, and the Social Self*, Oxford University Press, p. 88-89.

² Joan, M. dir. (2008). *Psychologie Morale: Autonomie, responsabilité et rationalité pratique*. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, p. 8.

d'individu que j'aimerais ou devrait être?³ » Ainsi, ce mémoire vise à comprendre comment un individu agit de manière autonome selon des règlements moraux dans un contexte intersubjectif.

Pour y arriver, il importe de se pencher sur le rôle des émotions et de leur influence dans la manière dont un agent se lie à certaines valeurs. En effet, nous verrons que les émotions que l'on ressent sont étroitement liées aux valeurs auxquelles on souscrit. En considérant que les actions d'un agent sont habituellement motivées par ce à quoi l'agent tient le plus⁴, il est nécessaire de rendre compte des émotions qu'il ressent et qui le poussent à agir ainsi. Toutefois, si ce à quoi il tient le plus dérive d'une socialisation oppressive, peut-on vraiment affirmer qu'il est autonome? Dans ce qui suit, je tenterai effectivement de répondre aux questions suivantes : de quelle manière est-ce que les émotions influencent l'autonomie d'un agent dans une perspective intersubjective? Et quel est le rôle de ces émotions dans la façon dont un agent s'estime lui-même apte à développer des compétences normatives qui sont les siennes? En se questionnant sur les effets de la socialisation sur le développement personnel d'un agent, il ressortira comme inévitable de rendre compte du rôle des émotions dans ce processus identitaire.

Tout d'abord, il faut savoir que plusieurs théories de l'autonomie⁵ se sont penchées sur cette question à savoir si nous sommes réellement « nous-mêmes » à l'égard de nos désirs et de nos actions, mais celles qui seront mises au premier plan dans ce mémoire seront les théories substantielles et relationnelles de l'autonomie. Plus précisément, il s'agira de théories féministes qui se penchent sur le problème relatif à l'oppression. Contrairement aux théories procédurales

³ Ibid., p. 8.

⁴ Tappolet, C. (2006). Autonomy and the Emotions, *European Journal of Analytic Philosophy*, Vol. 2, No 2, p. 58.

⁵ Entre autres, Dworkin, G. (1970), Frankfurt, H. (1971), Watson, G. (1975), Thalberg, I. (1978), Friedman, M. I. (1986), Meyers, D. (1987), Wolf, S. (1987), Christman, J. (1991), Benson, P. (1994), Arpaly & Schroeder, (1999), Mackenzie, C., & Stoljar, N. (2000).

qui soutiennent comme nécessaires et suffisantes les conditions neutres à l'égard du contenu⁶, les théories substantielles et relationnelles prennent en considération le caractère affectif, mais aussi la complexité des aspects sociaux dans sa définition de l'autonomie.⁷ Ces théories se penchent également sur la valeur de soi que s'accorde un agent et qui lui permet d'acquérir une autonomie. Les théories procédurales (que l'on peut également nommer d'internalistes) estiment, quant à elles, que l'autonomie est un processus réflexif et critique qu'effectue un agent pour distinguer ses contraintes internes et cela, indépendamment des contenus.

Selon la théorie procédurale de Frankfurt,⁸ l'autonomie est décrite comme étant une conformité entre les désirs de premiers ordres et les volitions de seconds ordres. Pour Frankfurt, les désirs de premiers ordres représentent simplement des désirs de faire ou non telle ou telle chose, c'est-à-dire qu'ils renvoient à des actions.⁹ Les désirs de deuxième ordre renvoient quant à eux au fait de désirer (ou non) un désir de premier ordre. Un désir de deuxième ordre n'est pas nécessairement efficient, c'est-à-dire qu'un individu peut désirer consommer de la drogue (désir de premier ordre), mais avoir le désir de ne pas désirer consommer de la drogue (désir de deuxième ordre) et ne pas le faire. La volition de second ordre est un désir efficient, c'est-à-dire c'est un désir qui donne l'élan à un agent de passer à l'action selon sa volonté et en concordance avec son désir de premier ordre. Dans ce cas, l'individu qui désire consommer de la drogue, qui

⁶ Par « contenu », on entend ce sur quoi les désirs, valeurs, croyances et émotions, attitudes, etc. d'un agent. Dans le cas des théories procédurales, il n'est pas pertinent de considérer le contenu, c'est la structure motivationnelle interne de l'agent et les actions qui en découlent qui déterminent son autonomie. La structure motivationnelle peut prendre la forme hiérarchique des désirs (selon les deux ordres).

⁷ Mackenzie, C., & Stoljar, N. (dir.), (2000). *Relational Autonomy: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency, and the Social Self*, New York: Oxford University Press, p.13.

⁸ Frankfurt, H., G. (1971). Freedom of the Will and the Concept of a Person, *The Journal of Philosophy*, Vol. 68, No. 1, p. 5 à 20.

⁹ Joan, (2008), p. 83.

désire également désirer consommer de la drogue et qui consomme de la drogue serait autonome selon Frankfurt, puisqu'agissant en conformité avec la structure hiérarchique de ses désirs.

Ce que cela signifie, par exemple, est qu'un agent peut désirer « x » (désir de premier ordre) tout en ayant le désir de désirer « x » (désir de deuxième ordre). Si cet agent rend effectif ce désir de deuxième ordre et agit en ce sens, il est autonome. Toujours selon cette approche, le désir de deuxième ordre constitue le « vrai moi » de l'agent, soit la véritable identité métaphysique de ce dernier. Frankfurt dira, en fait, que la volition de second ordre est ce qui définit le concept de personne. Ce processus hiérarchique nécessite donc une réflexion critique de l'agent à l'endroit de ses désirs, afin qu'il puisse distinguer les désirs qu'il endosse de ceux dont il est indifférent. En effet, le lien entre les valeurs et l'autonomie d'un agent est purement contingent, c'est-à-dire que si un agent fait ses choix de vie de manière rationnelle et sans contraintes, il est autonome.¹⁰ Ceci peut sembler contre-intuitif, mais un esclave n'est pas nécessairement non-autonome selon cette conception, puisque si ses motivations internes concordent selon la structure interne de ses désirs, il est autonome. Il m'apparaît que les théories procédurales hyper-rationalistes négligent plusieurs facteurs au sein de ce qu'implique l'agentivité, telles les influences sociales sur les motivations, sur les états affectifs et dans la façon dont un agent internalise certaines valeurs plutôt que d'autres. Elles m'apparaissent, ainsi, insuffisantes.

Quant à elles, les théories substantielles (ou externalistes) considèrent que les théories procédurales, même si elles peuvent être nécessaires, ne suffisent pas à expliquer l'autonomie, entre autres, dans des contextes d'oppressions. Bien qu'elles admettent que le processus de

¹⁰ Joan, M. d. (2008), p. 20.

raisonnement et les compétences intellectuelles requises chez un agent sont nécessaires pour l'autonomie (telle que l'affirment les théories procédurales), elle affirme que certains éléments centraux demeurent manquants. En effet, un agent peut répondre aux critères de la réflexion critique comme l'exigent les théories procédurales, mais que se passe-t-il lorsque cet agent doute lui-même de ses capacités réflexives? En ce sens, les théories substantielles parlent d'insuffisance de ces théories et affirment que les attitudes d'un agent envers lui-même tout comme certains de ces états émotionnels doivent être considérées. Par exemple, une socialisation oppressive pourrait avoir des répercussions négatives sur les états émotionnels d'un agent, détériorant ainsi son autonomie, et ce, même s'il répond aux critères de la réflexion critique.¹¹

Ainsi, les théories substantielles correspondent mieux aux intuitions et affirment que le rapport à soi et la réflexion par rapport aux motivations internes ne suffisent pas à déterminer l'autonomie d'un agent, puisque plusieurs pratiques sociales peuvent venir influencer les désirs (dont les désirs des deux niveaux). Ainsi, l'esclave qui a été manipulé à croire qu'il n'a pas de statut social par des facteurs extérieurs peut tout de même satisfaire les conditions neutres à l'égard du contenu sans pour autant être autonome. Afin de mieux comprendre l'étendue des théories substantielles, une distinction doit être faite entre deux versions, soit entre les théories fortes et faibles. En effet, il y a d'abord les théories substantielles dites « fortes » qui affirment qu'un agent, pour être autonome, doit avoir une compétence normative précise de discerner le

¹¹ Selon Sandra Bartky, «les gens soumis à une oppression sociale et psychologique peuvent endurer une grande partie de leur vie dans un état de honte.» Bartky, L, S. (1991). *Femininity and Domination : Studies in the Phenomenology of Oppression*, New York : Routledge, p. 96-97. Il s'avère ainsi important d'étudier comment les facteurs oppressifs engendrent des dommages chez les agents qui en font l'expérience tout en liant ces dommages à son autonomie.

bien du mal. Selon cette perspective, il faut effectivement savoir distinguer entre le bien et le mal, mais quel que soit contenu exact de ces deux opposés.

Dans son article, Susan Wolf (1987) émet la nécessité du critère de la santé mentale pour qu'un agent puisse être considéré comme moralement responsable.¹² Plus précisément, un agent doit être « sain d'esprit, » signifiant ainsi qu'il doit avoir une perception adéquate du monde pour satisfaire les conditions de la responsabilité morale.¹³ Selon cette conception, les valeurs de l'agent doivent effectivement être contrôlées par des processus qui permettent une conception fidèle du monde dans lequel il vit.¹⁴ Cette approche, qui compte comme une théorie substantielle forte, requiert que les facultés psychologiques de l'agent soient orientées vers le monde d'une façon correcte, exigeant ainsi que l'agent distingue ce qui est adéquat, que ce soit du point de vue factuel ou du point de vue normatif. Ainsi, pour être autonome, un agent doit distinguer correctement certaines caractéristiques normatives supposément objectives du monde extérieur.

Ensuite, il y a les théories substantielles dites « faibles » qui se concentrent plutôt sur la détérioration des états psychologiques d'un agent comme contraintes à l'autonomie. Il y a ainsi des contraintes sur les désirs, les préférences et les valeurs des agents (telle qu'avoir la compétence de s'estimer apte à agir), mais, contrairement aux théories « fortes, » il n'y a pas de contenu spécifique auquel l'agent doit nécessairement adhérer pour être autonome. Autrement dit, l'agent doit lui-même se traiter de façon adéquate pour être autonome. Le contenu spécifique

¹² Wolf, S. (1987). *Sanity and the Metaphysics of Responsibility*, dans Schoeman, F. (ed), *Responsibility, Character and the Emotions* : New Essays in Moral Philosophy, Cambridge, p. 46-62.

¹³ Selon Wolf, « pour qu'une personne soit responsables de ses actes, il faut en effet non seulement qu'elle soit libre de contrôler ses actions conformément à ses valeurs, mais qu'elle soit également capable sinon de développer, du moins corriger ces mêmes valeurs à la lumière de raisons morales et épistémiques objectivement valides. (Joan 2008, p. 287). »

¹⁴ Ibid., p. 309.

qu'exigent les théories fortes, telle que d'avoir une vision correcte du monde (ou de satisfaire le critère de la santé mentale), n'est ainsi plus nécessaire pour affirmer l'autonomie d'un agent. En effet, l'exigence d'une vision adéquate que doit avoir un agent pour être autonome n'est plus envers le monde extérieur, mais plutôt envers lui-même. Au sein des théories substantielles faibles, on retrouve la théorie de Paul Benson, qui exige la présence de la condition de l'estime de soi pour admettre l'autonomie d'un agent.¹⁵ En effet, selon lui, si une personne ne se traite pas comme étant digne d'être l'acteur de sa propre conduite au sein de son système social, cette personne ne sera pas autonome.¹⁶ Dans le but de mieux distinguer les approches fortes et faibles, Benson parlera de règle « justifiée » ou « bonne » pour définir les théories substantielles fortes (*right-rule*) et de règle « à l'égard de soi » (*self-rule*) pour parler des théories faibles.¹⁷

Ce mémoire se concentre davantage sur ces dernières, puisqu'elles mettent en lumière l'idée que c'est l'agent lui-même qui doit se considérer comme compétent et méritant d'agir. En effet, la condition de l'estime de soi de Paul Benson¹⁸ sera mise de l'avant, puisqu'elle s'interroge sur la valeur de soi d'un agent comme réponse à l'insuffisance des théories neutre à l'égard du contenu. Au sein de sa théorie sur l'autonomie, Benson ne définit toutefois pas de manière

¹⁵ Selon Benson : « [...] si le sentiment qu'ont les agents de leur compétence à répondre de leur conduite n'est rien de plus qu'un sentiment subjectif de compétence normative, qui ne garantit ni que l'agent est effectivement suffisamment compétent pour être tenu de se justifier, ni même qu'il accepte les normes à l'aune desquelles les autres l'évaluent en fait. La condition que je propose exige que les agents libres se considèrent comme eux-mêmes, à tort ou à raison, comme étant en mesure de répondre aux diverses attentes que, selon eux, autrui pourrait éventuellement avoir à leur égard (Benson, 2004, p. 337) ».

¹⁶ Oshana (2004), Cuypers (2001) puis Anderson et Honneth (2005) rejoignent se rangent du côté de Benson pour affirmer que « [...] la socialisation ainsi que la dépendance de l'individu à l'égard d'autrui et d'un large côté contexte de relations sociales ont tendance à être considérées au pire comme des menaces pour l'autonomie personnelle, au mieux comme de simples adjuvants. » Ainsi, bien que c'est l'introspection que fait l'agent à l'égard de lui-même qui définit la condition de l'estime de soi, elle ne peut être détaché des influences perpétrées par le contexte environnant.

¹⁷ Benson, P. (2005). *Feminist Intuitions and the Normative Substance of Autonomy*, dans Taylor (2005), *Personal Autonomy : New Essays on Personal Autonomy and Its Role in Contemporary Moral Philosophy*, Cambridge University Press, p. 124-142.

¹⁸ Benson, P. (1994). Free Agency and Self-Worth, *The Journal of Philosophy*, vol. 91, no.12, p. 650 - 668.

précise la nature de ce que représente l'estime de soi. Il s'agira ainsi de voir si l'estime de soi est une émotion à part entière ou si elle est plutôt un jugement évaluatif qu'un agent émet envers lui-même. De plus, il s'agira d'étudier comment l'expérience des émotions dans un contexte intersubjectif informe l'agent sur son identité et sur son sentiment de mérite à agir. Nous verrons ce que cette condition de l'estime de soi implique, démontrant du coup l'insuffisance des théories procédurales à l'égard des situations opprimantes. En effet, ceci nous permettra de constater comment les effets d'une socialisation oppressive peuvent nuire au sentiment de compétence que ressent un agent et ainsi réduire son autonomie. Nous verrons également comment cette condition de l'estime de soi se construit suite à aux expériences affectives vécues par un agent, plus précisément suite à l'expérience d'émotions morales ou autoréflexives.

De plus, il y a des raisons de penser que les théories relationnelles de l'autonomie pourront permettre de bien rendre compte des « contextes historiques et sociaux¹⁹ » des agents, tout en considérant leurs caractéristiques psychologiques et sociales. L'attention sera ainsi portée sur le sentiment de mérite que ressent un agent et qui est directement influencé par la dimension sociale ainsi que par ses contraintes substantielles et normatives. En considérant tous les éléments mentionnés jusqu'ici, mon hypothèse est donc la suivante : c'est par l'expérience des émotions que l'agent peut arriver à développer une estime de soi adéquate afin qu'il puisse distinguer les valeurs qui lui sont propres de celles provenant d'un contexte d'oppression. Selon cette hypothèse, l'estime de soi est essentielle à l'autonomie d'un agent.

¹⁹ Par « contextes historiques et sociaux, » il est ici question de la complexité des rapports sociaux qui lient l'agent à son environnement et à son rapport aux autres ainsi que des influences historiques dans lequel l'agent est ancré. Les théories relationnelles de l'autonomie considèrent l'autonomie comme étant une caractéristique des agents qui sont émotionnels, désireux, créatifs tout en étant des êtres rationnels. Les agents sont également considérés comme étant psychiquement et socialement différenciés les uns des autres. Mackenzie, C., & Stoljar, N. (dir.), (2000), p. 21.

Le plan que je vais suivre est le suivant. Le premier chapitre sera consacré au sentiment de compétence et à la condition de l'estime de soi selon la théorie de Benson. Il s'agira de présenter cette théorie et de mettre en avant plan les raisons qui expliquent pourquoi elle affirme que les théories procédurales sont insuffisantes à l'égard de l'autonomie. Nous verrons ainsi comment la condition de l'estime de soi permet de répondre à cette insuffisance en affirmant qu'une personne doit posséder un sentiment de mérite en tant qu'agent et elle ne doit pas trop douter de ses compétences normatives. Le cas du film de *Gaslight*²⁰ sera ainsi mis en évidence pour souligner l'importance de la condition de l'estime de soi, mais aussi pour mieux saisir en quoi les théories procédurales sont insuffisantes selon cette théorie. Nous verrons également comment la conception de soi et l'identité sont des concepts reliés à la condition de l'estime de soi.

Ensuite, le deuxième chapitre va se concentrer sur l'importance de la notion de la valeur de soi au sein de diverses théories relationnelles de l'autonomie. Cet exercice permettra de distinguer les notions d'estime de soi, de respect de soi et de confiance de soi. De plus, nous verrons en quoi consiste la condition de l'estime de soi en analysant sa nature, c'est-à-dire en distinguant ce que sont les émotions et les jugements que s'attribue un agent. Nous verrons également en quoi consistent les émotions dites autoréflexives. L'hypothèse qui me semble le plus plausible affirme que l'estime de soi est davantage un jugement à l'égard de soi qu'une émotion à part entière. Même si l'estime de soi n'est pas une émotion en tant que telle selon cette hypothèse, nous verrons tout de même comment ce jugement se forme au travers l'expérience des émotions autoréflexives.

²⁰ *Gaslight* (traduit Hantise en français) est un film américain dirigé par George Cukor et qui est inspiré de la pièce de théâtre *Angel Street* de Patrick Hamilton. Il est sorti le 4 mai 1944. Ce *thriller* psychologique démontre bien le type d'oppression qui place la victime dans un état de confusion à l'égard d'elle-même et de ses capacités. En venant qu'à douter de sa santé mentale, elle perd confiance en ses compétences, réduisant ainsi son autonomie à répondre de ses actions.

Chapitre 1 : Le sentiment de compétence

1.1. La condition de l'estime de soi

Dans l'article de Paul Benson intitulé : « L'agentivité libre et l'estime de soi,²¹ » l'émotion de la honte est décrite comme pouvant « sans aucun doute restreindre l'autonomie des agents²² » puisqu'elle fait diminuer ce que Benson nomme « le sentiment de mérite » à agir chez celle qui la ressent. Ce sentiment de mérite à agir dont parle Benson est en fait l'estime de soi que s'accorde un agent envers ses « capacités de gouverner ses actions de manière réfléchie.²³ » La fragilisation du sentiment d'estime de soi entrave donc la capacité qu'a un agent de réguler sa réflexion envers sa propre conduite. Toujours selon Benson, c'est l'identification même de ce pouvoir qui est menacé. L'agent cesse ainsi de se faire confiance, ce qui, dans ces conditions d'oppression, peut mener à des doutes envers sa propre condition mentale et psychologique. Pour agir librement et être autonome selon lui, l'agent doit nécessairement s'estimer positivement.

Benson critique les théories neutres à l'égard du contenu en affirmant qu'elles cherchent davantage à expliquer ce qu'est « agir librement » qu'à clarifier ce que signifie un « agent libre.²⁴ » Selon lui, la non-liberté au sein de ces théories se caractérise selon deux types d'obstacles auquel est confronté un agent, soient les obstacles qui rendent difficile le contrôle délibéré de ses comportements selon sa volonté (se voir empêché d'agir selon ses désirs) ainsi que les obstacles à la régulation de la volonté (agir délibérément, mais sans maîtriser le contenu

²¹ Benson, P. (1994). Free Agency and Self-Worth, *The Journal of Philosophy*, vol. 91, no.12, p. 650-668.

²² Ibid., p. 331. Il est important de noter que cette affirmation a comme sujet principal l'autonomie et non la liberté. Selon Benson, les effets de la honte sur la liberté n'ont pas été suffisamment étudiés, même si l'on peut émettre l'hypothèse que celle-ci peut également faire diminuer la liberté de l'agent.

²³ Ibid., p. 329.

²⁴ Ibid., p. 319.

de sa volonté).²⁵ À partir de ces obstacles à l'action libre, certains théoriciens²⁶ de cette approche ont positivement défini l'autonomie d'un agent comme « consistant dans les capacités à gouverner délibérément sa conduite et à réguler de manière réfléchie sa volonté. » L'on peut ainsi remarquer que ces deux critères qui définissent ici l'autonomie sont ceux qui avaient été mis en échec par les obstacles à la liberté telle que mentionnée précédemment. Conséquemment, l'autonomie et « l'action libre » selon ces théories procédurales, renvoient à la même définition.

Selon Benson, l'on se doit de critiquer cette définition de l'autonomie, puisque ce n'est pas l'identification de l'agent envers sa volonté qui importe, mais encore une fois, plutôt le fait qu'il ait un sentiment de mérite à agir. Une distinction naît ainsi entre l'action libre et l'autonomie, puisqu'une personne peut agir librement selon les deux critères mentionnés plus haut, mais ne pas être autonome due à son manque d'estime de soi. Le rapport à soi d'un agent prend ainsi une place centrale au sein de son autonomie, puisque cette capacité de s'estimer comme compétent à agir ne dépend pas de la capacité à endosser de manière réfléchie ses volontés et actions. C'est ainsi le sentiment d'estime de soi vécu dans un contexte social que ressent un agent moral qui fait que celui-ci peut agir non seulement de façon libre et délibérée, mais aussi de manière autonome. En effet, une personne peut agir délibérément et en concordance avec sa volonté, mais tout de même se trouver incompétente ou croire que ses actions ne valent rien. C'est de ce sentiment de mérite à agir dont Benson parle et qui est au centre de sa définition de l'autonomie.²⁷ Pour en rendre compte, Benson prend en exemple le cas

²⁵ Ibid., p. 322.

²⁶ Excepté certaines exceptions, les théories contemporaines de l'autonomie, dont celles de Dworkin (1970, 1988), Frankfurt (1971, 1987), Neely (1974), Watson (1975) et Denett (1984) adhèrent à ce modèle.

²⁷ En effet, pour Benson : « (...) un tel sentiment ne se déploie et ne se maintient que dans le rapport à l'autre. Ce n'est que si je me perçois comme capable de répondre aux attentes normatives d'autrui me concernant – et qui sont de mon point de vue légitimes – que je peux me considérer comme suffisamment digne d'être autonome ;

de manipulation du personnage de Paula Alquist dans le film *Gaslight* (tel que mentionné plus haut) et incarné par l'actrice Ingrid Bergman, puisque cet exemple démontre, à son avis, l'insuffisance d'une théorie neutre à l'égard du contenu.

1.2 Le cas de *Gaslight* et l'insuffisance des théories procédurales

Dans ce film, Paula est l'épouse du malveillant Gregory Anton (incarné par Charles Boyer), un homme qui n'a comme but de voler les bijoux de la tante de Paula qu'il a tuée. Pour y arriver, Gregory utilise une technique de manipulation nommée de nos jours le « *gaslighting*²⁸ », et induit Paula dans un état de confusion d'une telle sévérité, qu'elle ne s'aperçoit pas de la manipulation subite. Le but de cette manipulation est de faire croire à une personne saine d'esprit qu'elle perd son jugement au point où elle en vient à douter de sa santé mentale et de ses perceptions. Ainsi, par suggestion, Gregory isole Paula de tout contact social et lui fait croire que sa mémoire lui fait défaut. Il lui fait également croire qu'elle est atteinte d'hallucinations. En fait, le but derrière cette malveillance est de faire en sorte que Paula perde le sens de sa propre valeur. La valeur de sa liberté en tant qu'agente se voit ainsi diminuée suite à son état avancé de confusion. Toutefois, sa volonté n'est pas affectée et elle possède toujours sa capacité à agir intentionnellement. Ses facultés de réflexion sembleraient toujours intactes, mais elle ne se considère plus assez saine d'esprit pour s'estimer positivement vis-à-vis de ses facultés.

inversement, le sentiment d'estime de soi s'effondre à mesure de la non-reconnaissance d'autrui, manifeste dans son regard et son comportement, de cette capacité, (Joan, 2008, p. 291).

²⁸ C'est suite à la sortie du film que la définition de « *gaslighting* » a été donnée pour décrire cette technique de manipulation.

En effet, Paula semble toujours avoir ses capacités de raisonnement, telle que définie dans la théorie de Frankfurt, puisque rien n'empêche une conformité entre ses désirs de premier ordre et ses volitions de deuxième ordre. Ainsi, selon Benson, cette capacité de réflexion ne serait pas entravée : elle pourrait satisfaire aux conditions énoncées par Frankfurt. Elle peut avoir un désir « x » tout en ayant le désir de désirer « x » et rendre ces désirs effectifs. En effet, selon Benson : « il se peut par exemple que Paula soit capable de prendre parti sur ses désirs effectifs en les endossant à un niveau supérieur.²⁹ » Cependant, est-elle autonome pour autant? Selon les théories procédurales hyper-rationalistes, Paula serait effectivement libre d'agir et remplirait les conditions relatives à l'autonomie puisqu'elle peut tout de même agir selon ses désirs, tout comme elle peut réguler sa volonté (elle peut décider de désirer des choses qui lui importent). En effet, Benson dira :

Elle [Paula] peut agir intentionnellement, elle n'est pas paralysée, et ses mouvements corporels ne se réduisent pas non plus à un « simple comportement ». Sa volonté n'est pas nécessairement affectée par aucun motif inconscient, compulsif ou autre motif incontrôlable; et il est possible que les états mentaux volitionnels privilégiés qui, selon toutes les théories disponibles, traduisent soi-disant sa présence ou sa participation d'agent dont la volonté est libre soient intacts et fonctionnels, convenablement associés à son comportement.³⁰

Elle remplirait ainsi les critères de l'autonomie élaborée par les théories procédurales, tout comme elle serait autonome selon leur conception, puisque ses facultés ne seraient pas mises en échec par les deux obstacles entravant l'autonomie d'un agent. Cependant, l'oppression qu'elle subit par une source extérieure laisse présager qu'elle n'est pas nécessairement autonome et c'est

²⁹ Ibid., p. 327.

³⁰ Ibid, P. 327.

ici que la définition de l'autonomie de Benson se distingue des conceptions procédurales. Un agent doit s'accorder une valeur de soi favorable, c'est-à-dire avoir une bonne estime de soi pour être autonome. En effet, bien que Paula soit en mesure de réguler et d'assumer ses comportements de manière réfléchie, elle n'est pas autonome, puisque détachée de ses actions. Elle se considère incompétente et psychologiquement instable. L'autonomie nécessite ainsi que l'agent se considère comme ayant les compétences normatives nécessaires pour agir. Cette autoévaluation renvoie ainsi à la capacité d'un agent à évaluer « qui il est » c'est-à-dire à son sentiment d'identité.

1.3. L'identité et la conception de soi

Toujours selon Benson, le sentiment d'estime de soi ne peut être détaché du sentiment d'identité. En effet, il affirme : « qu'afin de participer à leurs actions, les agents doivent avoir un sentiment de qui ils sont, et ce sentiment d'identité doit pouvoir se révéler dans leur conduite³¹. » Selon lui, puisque le sentiment de sa propre identité nécessite d'avoir un sentiment de sa propre compétence à répondre de ses actions, l'autonomie doit aussi impliquer une telle attitude. Le sentiment d'estime de soi provient ainsi de la perception qu'a un agent de sa propre identité.

Selon l'approche substantielle de Benson, le concept de soi prend une place centrale dans la définition de l'autonomie, ouvrant ainsi la discussion sur les valeurs que possède un agent. Si sa théorie est dite substantielle, c'est parce qu'elle exclut certains contenus, dans le sens que l'agent ne doit pas penser de lui qu'il manque de valeur en tant qu'agent. En effet, l'on peut être

³¹ Ibid., p.335.

tenté de croire que c'est par l'identification à ses valeurs que l'agent peut s'évaluer positivement ou négativement. Les valeurs auxquelles il tient le plus pourraient ainsi l'aider à évaluer son sentiment de mérite à agir. Voici comment David Velleman explique cette idée :

[...] We can say that the notion of self or identity we are after is closely akin to what is sometimes called our « self-conception » and has to do with the values we hold dear. So understood, a subject's identity is constituted by the values to which she is attached: honesty, elegance, wittiness, generosity, etc. These values shape the expectations she has with regard to others and herself, and through them she will assess herself in value terms.³²

À partir de cette idée, l'estime de soi comme le définit Benson ne peut pas être détachée du concept de soi, puisque lié à la perception qu'a l'agent envers lui-même. L'identité est ainsi intimement liée aux valeurs que possède un agent. Selon cette approche, l'on peut ainsi dire que lorsqu'une personne agit en conformité avec ce qu'elle valorise, un effet positif intérieur se fait ressentir. Le respect de ses propres valeurs pourrait ainsi permettre à l'agent de s'estimer hautement, c'est-à-dire de se voir comme méritant à agir. Toutefois, selon Benson il faut absolument se questionner sur les effets de la socialisation oppressive et son influence sur la conception de soi d'un agent, puisque comme mentionné précédemment, l'identification aux désirs de premier et deuxième ordre ne suffisent pas à définir l'autonomie dans les cas d'oppression. En effet, une difficulté survient lorsque les valeurs proviennent des contextes d'oppressions, puisque la cohérence envers son sentiment de « vrai soi » ou de son identité ne signifie pas que l'agent est autonome pour autant. Par exemple, si la valeur de la « productivité »

³² Velleman, D. (2001a). *Identification and Identity*, dans Buss, S. & Overton, L. (dir.), *The Contours of Agency: Essays on Themes from Harry Frankfurt*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 91 à 123. Réimprimé dans *Self to Self: Selected Essays*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 355.

en guise de profit en est une transmise par un système d'éducation, peut-on réellement affirmer que cet agent est autonome à l'égard de cette valeur qu'il a internalisée³³? L'on peut se questionner à ce sujet et voir comment les facteurs sociaux peuvent avoir une influence majeure sur notre sens de soi. À ce sujet, Benson affirme que l'identité est en fait intersectionnelle, puisque le sens de soi d'un agent est influencé par de multiples modes d'oppression telle que, par exemple, la classe sociale, le genre, la race et la sexualité, etc.³⁴ Les valeurs auxquelles s'identifie un agent peuvent donc être intériorisées suite à une socialisation oppressive et qui réduit son autonomie. Ceci explique ainsi pourquoi l'estime de soi n'implique pas un lien si direct avec les valeurs de l'agent.

Il est primordial, selon Benson, de se pencher sur ces diverses formes d'oppression qui en constituent l'identité d'un agent, puisque ces divers modes d'oppressions ont un impact direct sur les valeurs de celui-ci. Par exemple, Benson mentionne les effets d'une socialisation oppressive dans la conception de soi des femmes en affirmant la chose suivante : « En encourageant les femmes à internaliser des conceptions gravement erronées à leur égard à partir d'un bas âge, une telle socialisation empêche systématiquement de nombreuses femmes à reconnaître une vision plus adéquate de leur force véritable et de leur valeur, au point où elles ont de la difficulté à saisir qu'il y a des manières de percevoir leur apparence autrement.³⁵ » L'identification aux valeurs

³³ C'est ce que déplore Martha Nussbaum (2010, p.2) dans son œuvre *Not for Profit : Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton University Press, 158 p. Elle affirme : « Thirsty for national profit, nations, and their systems of education, are heedlessly discarding skills that are needed to keep democracies live. If this trend continues, nations all over the world will soon be producing generations of useful machines, rather than complete citizens who can think for themselves, criticize tradition, and understand the significance of another person's sufferings and achievements.

³⁴ La notion d'intersectionnalité a été employée pour la première fois par Kimberlé Crenshaw et désigne la situation d'une personne qui subit diverses formes de discrimination de façon simultanée au sein de la société. Voir Crenshaw, K., W. (1991). Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics and Violence Against Women of Color, *Stanford Law Review*, Vol. 43, p.1241 à 1299.

³⁵ Benson, P. (1991). Autonomy and Oppressive Socialization, *Social Theory and Practice*, Vol. 17, No. 3, p. 396.

oppressives provenant de l'industrie de la mode, par exemple, peut être ancrée si profondément, que l'agent peut arriver à croire que ces valeurs oppressives expriment son plus profond désir. Plus encore, ces valeurs auront une influence dans la manière que cet agent perçoit sa propre valeur et ainsi, son estime d'elle-même.

Toutefois, pour Benson, la norme oppressive qui encourage les femmes à trouver leur valeur personnelle au sein de l'apparence physique est normativement incorrecte, puisque l'idéal de beauté est souvent virtuellement inatteignable. L'harmonie ou la cohérence de son sens de soi n'est donc plus simplement un processus à suivre selon une hiérarchie unidirectionnelle des désirs comme dans les théories procédurales, puisqu'il peut y avoir une ambivalence parmi les valeurs que possède un agent et qui provient de modes d'oppression qui tirent dans diverses directions.³⁶ Le sentiment de mérite à agir peut être grandement affecté par ces différentes normes, ce pourquoi la conception qu'à un agent de son identité doit être considérée dans la définition de l'autonomie. La conception de soi est ainsi directement liée au sentiment d'estime de soi que s'accorde un agent (dans la mesure où l'estime de soi implique une conception positive de soi).³⁷

D'ailleurs, la philosophie féministe Diana Meyers affirme qu'il est important pour un agent de reconnaître son identité intersectionnelle, puisque la connaissance de cette identité est

³⁶ Stoljar, N. (2014). Feminist Perspectives on Autonomy, *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N., Z. (ed.), URL: <http://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-autonomy/>, 24 p.

³⁷ Selon Benson : « [...] lorsque celui-ci s'avère incapable de s'identifier aux capacités réflexives et évaluatives en jeu dans ce processus – lorsqu'il se considère comme privé de l'autorité nécessaire pour mettre en œuvre ou pour se voir légitimement attribuer ces mêmes capacités – la condition de contrôle de soi privilégié par le modèle internaliste peut être parfaitement satisfaite sans que l'on puisse dire de l'agent qu'il participe proprement à ses actions. S'il y exprime encore son identité, il s'agit d'une identité tronquée, dégradée, vécue en première personne comme celle d'un individu incompetent pour être, précisément considérée comme une personne à part entière, et comme un partenaire égal d'interaction. (Jouan, 2008, p. 291) »

nécessaire à son autonomie.³⁸ En effet, la capacité d'émettre des jugements moraux de manière autonome nécessite cette compréhension à l'égard des normes oppressives qui ont influencé ses valeurs et sa conception de soi. Selon elle, l'ignorance de sa propre identité intersectionnelle est une menace importante à la critique sociale.³⁹ Pour qu'un agent puisse prendre conscience de cette identité et des éléments qui s'y rattachent, il doit posséder certaines compétences normatives précises. Pour prouver ce point, elle affirme :

To define oneself intersectionally, one must activate competencies that mesh intellect and feeling in order to seek out and assimilate nonstandard interpretive frameworks. One must be introspectively vigilant, attuned to signs of frustration and dissatisfaction, attentive to baffling subjective anomalies, and willing to puzzle out gaps in one's self-understanding. One must be equipped to tap into oppositional intellectual currents. Curiosity about other people and their cultures is invaluable, and so is passion for ideas. (...) Not only must one be alert for errors of fact and fallacies in reasoning, but one must also register emotional cues that signal confusion or danger.⁴⁰

L'on peut ainsi constater que l'approche de Meyers exige à ce que l'agent possède certaines compétences précises pour développer son autonomie, telles que la capacité d'introspection, d'être intellectuellement et émotionnellement vigilant tout en étant capable de faire preuve de réflexion critique. Son approche peut ainsi être dite « basée sur les compétences⁴¹. » La conception de soi s'avère ainsi centrale parce que l'agent doit se questionner sur son identité intersectionnelle et s'émanciper des formes de domination dont il subit. Bien que la réflexion

³⁸ Meyers, D. *Intersectional Identity and the Authentic Self? Opposites Attract!* Dans Mackenzie, C., & Stoljar, N. (2000), *Relational Autonomy*, Oxford University Press, 314 p.

³⁹ Ibid., p. 161.

⁴⁰ Ibid., p. 167.

⁴¹ La théorie de Meyers est dite « basée sur les compétences » puisque l'autonomie est un processus actif accompli par un agent. Cette proactivité exige des compétences quant à la découverte de soi, à la définition de son identité ainsi qu'à la capacité de s'auto-diriger. L'autonomie n'est donc pas l'état passif d'états mentaux, mais bien la capacité d'agir selon des compétences bien précises. Wald, E. B. (2010). *Barriers to Self-Rule : Autonomy, Oppression & Self-Trust*, A thesis for a degree of Masters of Art, McMaster University, 127 p.

critique est nécessaire à ce processus, la vigilance quant à son vécu émotif l'est tout autant. De plus, elle affirme que les compétences relatives à l'autonomie peuvent prendre diverses formes, dépendamment du tempérament, des talents et de la personnalité de l'agent en question. Selon Meyers, il n'y a pas une manière universelle d'y arriver puisque chacun est différent.

Il peut sembler complexe de voir comment un agent peut se détacher de certaines valeurs qui proviennent de différents facteurs d'oppression, mais selon le sociologue Steven Gordon (1988) ce sont les expériences affectives qui permettent à un agent de se découvrir soi-même. Selon lui, ce sont les expériences émotives qui permettent à un agent de réaliser certaines de ses capacités dont il n'avait peut-être pas conscience au préalable.⁴² L'on pourrait ainsi être tenté de croire que le développement de ses capacités suite à ces expériences émotives pourrait permettre à l'agent de se questionner sur les valeurs dont il a intériorisées, mais auxquelles ils n'adhèrent peut-être pas. Ainsi, l'approfondissement de cette découverte de soi pourrait ouvrir la porte au changement au sein de son propre système axiologique.

L'on pourrait toutefois se questionner à savoir si ce sont toutes les émotions qui permettent cette découverte de soi comme le sous-tend Gordon. En effet, selon lui, ce sont les émotions caractérisées comme étant « vraies (*true feelings*) » qui donnent accès à des sphères de son sens de soi peut-être moins facile d'accès.⁴³ Ces émotions dites « vraies » sont celles qui sont vécues comme étant profondes, intenses et passionnées (c'est-à-dire hors de contrôle).⁴⁴ En fait, la capacité d'être à l'écoute des émotions ressenties est primordiale pour accéder à cette

⁴² Gordon, S. L., (1989). Institutional and Impulsive Orientations in Selectively Appropriating Emotions to Self, p. 115-135, dans Franks, D., & McCarthy, E., *Sociology of Emotions : Original Essays and Research Papers*, Greenwich, CT : JAI press.

⁴³ Ibid., p. 161.

⁴⁴ Ibid., p. 159.

découverte à l'endroit de son identité, puisque l'authenticité des émotions vécues décèle sans doute des pistes de réflexion auxquelles on peut se fier pour remettre en doute certaines choses que l'on prend pour acquis. Toujours selon Gordon, il y a un parallèle très étroit entre l'expérience de ces émotions et la créativité. En effet, pour arriver à remettre en question son identité intersectionnelle, il faut être en mesure de réfléchir en dehors de certains automatismes ou habitudes provenant de ces facteurs oppressifs. En fait, il est suggéré que la découverte de soi nait dans les expériences émotives tout en étant une solution créative à l'endroit de la confusion ou de la stagnation dans la vie d'un individu.⁴⁵ Certaines capacités que requiert l'autonomie pourraient ainsi provenir du vécu affectif chez un agent, puisque permettant une meilleure découverte de soi et des choses dont il tient le plus. Par la créativité qu'enclenche cette découverte, l'agent pourrait arriver à se défaire de certaines parties de son identité intersectionnelle dont il ne s'identifie plus. Plus loin, nous verrons comment les émotions dites morales peuvent amener un agent à développer certaines capacités lui permettant également une plus grande autonomie.

Pour Benson, bien que ces compétences soient effectivement importantes, l'accent est davantage mis sur le sentiment de mérite que ressent l'agent que sur des compétences précises, puisque c'est en ressentant une bonne estime de lui-même qu'il peut arriver à développer ces compétences normatives nécessaires à l'autonomie. Nous verrons également comment cette estime de soi provient des expériences affectives que sont les émotions morales.

⁴⁵ Ibid., p. 161.

Conclusion

C'est en démontrant l'importance de considérer le contenu d'un agent pour définir son autonomie que s'ouvre la possibilité de voir comment les émotions influencent l'autonomie de celui-ci. Les théories substantielles faibles, par l'importance qu'elles portent à la perception de l'agent envers ses compétences et son mérite à agir semblent être les mieux placées pour émettre des hypothèses sur ce qu'est l'estime de soi et comment elle permet à un agent d'agir en toute autonomie. Tel que vue précédemment, le cas du personnage de Paula dans *Gaslight* mis en lumière par Benson démontre, à mon avis, comment certains facteurs sociaux oppressifs peuvent faire diminuer l'autonomie d'un agent, et ce, en dégradant l'estime de soi ressenti par ce dernier. Il n'est ainsi plus question d'un seul critère axé sur le caractère volitionnel de la réflexion telle qu'affirmé par plusieurs théories procédurales, mais bien des états affectifs qui peuvent influencer cette réflexion exercée par l'agent, qui lui est considéré comme un être social. La condition de l'estime de soi telle que décrite par Benson s'avère ainsi nécessaire pour évaluer l'autonomie, ce pour quoi il importe de se questionner sur le rôle des émotions dans le développement ou la dégradation de ce sentiment d'être méritant à agir.

De plus, la perception de l'agent envers lui-même étant au cœur des théories substantielles, les notions d'identité et du concept de soi ne peuvent être écartés, rendant ainsi l'aspect relationnel central pour cette théorie de l'autonomie. En effet, ces notions permettent de cibler l'importance des relations sociales dans la conception de soi qu'a un agent tout en soulignant comment les facteurs externes oppressifs peuvent influencer son autonomie, puisqu'influençant cette perception qu'il a de lui-même. La nécessité du sentiment de

compétence telle que définie par ces théories démontre ainsi l'insuffisance des théories procédurales, qui font abstraction des facteurs oppressifs sociaux dans la conception de soi d'un agent. En effet, les valeurs peuvent être influencées par divers facteurs oppressifs et l'identité intersectionnelle qui en résulte ne permet pas une identification volitionnelle selon un simple continuum hiérarchique comme le sous-tendent ces théories. La condition de l'estime de soi semble prendre une place centrale dans la définition de l'autonomie et c'est en ce sens qu'il sera important de la définir plus en profondeur.

Chapitre 2 : Estime de soi et les émotions autoréflexives (ou morales)

2.1. L'estime de soi, le respect de soi et la confiance de soi

Plusieurs théories relationnelles⁴⁶ au sein des débats sur l'autonomie ont avancé qu'il était effectivement nécessaire qu'un agent, pour être autonome, soit en mesure de se respecter, de s'estimer et d'avoir confiance en ses compétences et ses capacités de réflexion. Comme il a été possible de le voir précédemment, le fait s'attribuer une valeur positive est un critère que l'on peut trouver au sein des théories non neutres à l'égard du contenu, soient les théories substantielles faibles. Bien évidemment, l'impact de cette valorisation positive de soi sur un agent peut prendre une signification différente selon la théorie en question et c'est pourquoi il m'apparaît comme important de mettre en lumière différentes conceptions parmi les théories relationnelles de l'autonomie (qu'elles soient dites neutres ou non-neutres) pour mieux les distinguer. Par exemple, la théorie de Benson en est une relationnelle, puisque pour lui, la capacité normative qu'est l'estime de soi implique qu'on soit prêt à justifier nos actions aux autres. Cette capacité en question est ainsi liée aux réactions d'autrui, puisqu'elle peut notamment se détériorer au contact des autres, comme dans le cas de *Gaslight*. Ce rapport à soi n'est pas toutefois pas toujours défini de la même façon au sein des théories relationnelles, puisque nous pouvons retrouver les notions de l'estime de soi, du respect de soi, de confiance de soi, etc., pour désigner une attitude positive que l'agent doit avoir envers lui-même pour être autonome. En effet, nous verrons qu'il y a des distinctions entre chacune et puisque ce mémoire se concentre

⁴⁶ Friedman, M. (1986; 2003), Govier, T. (1993), Mackenzie, C. & Stoljar, N. (2000), Mcleod, C. (2002), Meyers, T, D. (1987). Les théories relationnelles évoquent le rejet des conceptions kantienne et rawlsienne de l'autonomie, puisqu'il ne s'agit pas de considérer l'individu d'un point de vue atomiste et autodéterminé, mais comme étant lié socialement. Dans cette partie, il s'agit de voir quelles sont les attitudes à l'égard de soi qui peuvent découler de ce lien social.

spécifiquement sur la notion d'estime de soi, nous allons débiter avec la conception qu'en fait Benson.

Selon Benson, le sentiment de mérite à agir que ressent un agent envers lui-même est synonyme de l'estime de soi.⁴⁷ Selon cette définition, l'estime de soi renvoie à la valeur intégrale que s'accorde un agent à l'égard de sa capacité à agir. En effet, le sentiment de mérite à agir vise l'essence même de l'agent, puisque c'est le sentiment de la valeur qu'il s'attribue quant à sa dignité et à son agentivité, et ce, de manière générale. Ce sentiment de mérite à agir, toujours selon Benson, se manifeste et se préserve dans le rapport avec autrui. Pour Benson, le sentiment d'être digne d'autonomie provient de la perception de l'agent envers sa capacité de répondre aux attentes normatives d'autrui, du moins celles qui sont à ses yeux, légitimes. Ainsi, pour se sentir digne d'agir, l'agent doit faire confiance en ses capacités à gouverner sa conduite de manière compétente et aussi à celle de pouvoir répondre de ses actions envers autrui.⁴⁸

À l'opposé, l'estime de soi de l'agent se détériore lorsque la non-reconnaissance présente dans le regard et le comportement d'autrui se transpose dans la perception de l'agent lorsqu'il s'attribue, de manière globale, une valeur négative. L'agent, dans ce cas, n'a pas une estime de soi adéquate et nécessaire à l'autonomie puisqu'il doute de ses compétences normatives et ne se sent pas digne d'agir.⁴⁹ Pour ce qui est de la confiance de soi, Benson dira qu'un agent ayant une faible estime de soi cessera de faire confiance en ses capacités d'orienter ses actions. Ainsi, bien que l'estime et la confiance de soi soient intimement liées, l'estime de soi se rattacherait au

⁴⁷(Joan, 2008, p. 291). Si les individus sont privés du « sentiment de mérite à agir, » selon revient à dire qu'ils sont privés d'un sentiment d'estime de soi nécessaire à l'autonomie.

⁴⁸ Benson, P. (1994). Free agency and Self-Worth, *The Journal of Philosophy*, Vol. 91, No. 12, p. 329.

⁴⁹ Ibid., p. 329.

sentiment de mérite à agir que ressent un agent dans une perspective globale et selon son rapport à autrui, tandis que la confiance de soi serait directement influencée par ce sentiment d'estime. En effet, le fait de s'estimer favorablement permettrait à l'agent de faire confiance en ses compétences de répondre à des attentes normatives spécifiques. Bien que l'accent est mis sur la notion de l'estime de soi dans la théorie de Benson, plusieurs théories relationnelles émettent une idée similaire, mais en employant un concept différent. C'est le cas, notamment de la théorie de Trudy Govier,⁵⁰ qui se concentre davantage sur le critère de la confiance de soi pour admettre l'autonomie d'un agent.

Au sein de la théorie relationnelle de Trudy Govier, on peut remarquer qu'elle fait surtout référence à la notion de confiance de soi, qu'elle considère comme une condition nécessaire à l'autonomie. Selon elle, puisque les théories procédurales considèrent comme nécessaires la réflexion et le jugement critique d'un agent envers lui-même, elle croit qu'un agent doit tout de même avoir assez confiance en ses capacités de réflexion et de jugement, surtout dans les cas où il aurait à subir de fortes critiques. En effet, elle affirme:

The self-trusting person is disposed to see himself or herself in a positive light, and, due to the sense that he or she can and will act competently and rightly, the person with self-trust is able to accept vulnerability to the consequences of his or her own actions and to be self-reliant. To distrust oneself would be to see oneself as ill-motivated, incompetent, and unable to act independently. Such self-doubt would entail a lack of self-respect: the self is deemed to be unworthy, lacking integrity and unable to implement worthy goals, and inadequately equipped to deal with the world. Such self-doubt is clearly incompatible with self-respect. Thus, self-trust is, conceptually, a necessary condition of self-respect.⁵¹

⁵⁰ Govier, T., 1993, "Self-Trust, Autonomy, and Self-Esteem", *Hypatia*, 8: 99–120.

⁵¹ Stoljar, N. (2014). Feminist Perspectives on Autonomy, *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N., Z. (ed.), URL: <http://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-autonomy/>, p.110.

Selon Govier, la confiance de soi est nécessaire pour que l'agent se respecte et ressente le sentiment d'être compétent à agir. L'accent est donc mis sur le sentiment de compétence de l'agent et sur l'absence de doute envers ses capacités à agir. En cas de doute envers soi-même, la confiance de l'agent serait diminuée, ce qui engendrerait du coup un manque de respect envers soi. En effet, le respect de soi est également nécessaire selon Govier pour affirmer l'autonomie, puisque son absence empêche l'agent de s'estimer positivement et d'avoir confiance en sa capacité d'exercer la réflexion que requière l'autonomie. Pour qu'un agent puisse ressentir cette confiance de soi, il doit d'abord être en mesure de prendre en considération ses intérêts, ce qu'il valorise, ses croyances et ses buts comme étant de valeur égale aux autres.⁵² C'est surtout ici que ressort l'importance de considérer l'aspect relationnel selon cette théorie, puisque le rapport à l'autre permet à l'agent de se sentir comme étant digne de confiance.

Cependant, à la différence de la théorie de Benson qui est constitutivement relationnelle, la théorie de Govier est causalement relationnelle. Avant de préciser davantage cette distinction, il faut effectivement savoir qu'il y a deux manières de conceptualiser les conditions sociales qui sont considérées pour admettre ou infirmer l'autonomie d'un agent. Traditionnellement, il y a les théories relationnelles causales qui tiennent pour acquis que la condition de l'autonomie est le résultat de multiples facteurs sociaux, sans pour autant que ces facteurs définissent cette condition même. Parmi ces facteurs, on peut retrouver autant les relations sociales que l'impact des circonstances sociohistoriques sur le sentiment de compétence. Selon une approche causale, les facteurs relationnels externes peuvent être étudiés selon leurs impacts sur l'autonomie d'un

⁵² Govier, T. (1993). Self-trust, Autonomy, and Self-Esteem, *Hypatia*, Vol. 8, No.1, p. 110.

agent, mais ils n'offrent pas une analyse approfondie de l'autonomie selon ces facteurs.⁵³ Ensuite, il y a les théories relationnelles constitutives qui elles affirment que l'autonomie est composée, du moins en partie, de ces facteurs sociaux et relationnels.⁵⁴ En effet, les liens relationnels et les conditions sociales selon cette approche font partie des conditions qui définissent l'autonomie.⁵⁵

Ainsi, dans la théorie causale de Govier, les relations intersubjectives peuvent affecter les émotions de l'agent et du coup, influencer sa capacité de réflexion, mais cette influence ne définit tout de même pas son autonomie.⁵⁶ En effet, à l'opposé de la théorie substantielle et constitutivement relationnelle de Benson, les relations interpersonnelles et les conditions sociales, selon Govier, ne font pas partie de la définition même de l'autonomie, elles ont plutôt une influence causale. Cependant, l'influence des contextes sociaux sur l'autonomie d'un agent demeure essentielle dans la théorie de Govier, même si cette influence est indirecte. Mais parce qu'elle met de tout même un accent important sur la confiance de soi que doit avoir un agent à l'égard de ses compétences, l'on pourrait se questionner à savoir si cette théorie n'en serait pas plutôt une qui est substantielle faible. En effet, il y a tout de même la nécessité que l'agent ait une attitude normative envers lui-même et envers ses compétences.

Malgré ce point que l'on peut questionner, il est vrai que la notion d'indépendance selon Govier et tel que l'affirme les théories procédurales, est au cœur même de sa définition de

⁵³ Stoljar, N. (2014). Feminist Perspectives on Autonomy, *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N., Z. (ed.), URL: <http://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-autonomy/>, 24 p.

⁵⁴ Bauman, H. (2008). Reconsidering Relational Autonomy : Personal Autonomy for Socially Embedded Temporally Extended Selves, *Analyse & Kritik*, 30 (2), p. 1.

⁵⁵ Christman, J. (2004), Relational Autonomy, Liberal Individualism, and the Social Constitution of Selves, *Philosophical Studies*, 117, p. 147.

⁵⁶ Stoljar, N. (2014). p. 17.

l'autonomie. Pour être en mesure de se gouverner soi-même⁵⁷ l'agent doit se faire confiance et se considérer comme étant assez compétent pour le faire. L'autonomie, selon cette conception, renvoie ainsi à l'individualité, et ce, même si Govier prend en considération l'effet des relations externes sur l'autonomie d'un agent. Toutefois, tel que l'on vient de le mentionner, elle ne définit pas l'autonomie selon ces facteurs externes, comme le fait Benson par exemple. La confiance de soi permet ainsi à l'agent d'être autonome et de se considérer favorablement, puisqu'en ayant confiance en ses capacités, il est disposé à percevoir sa motivation, sa compétence et son intégrité de façon positive. On se doit ainsi de garder en tête qu'encore une fois, l'attitude positive envers soi-même comme le décrit Govier à l'égard de la confiance de soi est un critère important à considérer pour parler d'autonomie.

Tout comme dans la théorie de Trudy Govier, celle de Carolyn McLeod⁵⁸ admet que la confiance de soi est une condition importante pour l'autonomie. La différence majeure entre les deux théories vient du fait que celle de Govier est généralement dite neutre à l'égard du contenu, contrairement à celle de McLeod, qui insiste sur la compétence normative de l'agent à avoir confiance en ses capacités et ce, malgré les contextes d'oppressions qui pèsent sur lui⁵⁹. Selon McLeod, les relations sociales et les facteurs externes sont ainsi considérés comme étant constitutifs de la définition même de l'autonomie. En fait, le critère de la confiance de soi chez McLeod, à l'opposé de celui de Govier est moral, dans le sens où l'agent doit avoir des attitudes

⁵⁷ Govier, T. (1993), p. 108.

⁵⁸ McLeod, C., (2002). *Self-trust and Reproductive Autonomy*, Cambridge, MA: MIT Press.

⁵⁹ Elle affirme : « Self-trust (and its correlate, self-distrust) must be considered when evaluating of promoting autonomy skills because autonomy is dependent on self-trust. Exercicing autonomy involves, in part, reflecting on one's beliefs, values, and desires ; making reasonable decisions in light of them ; and acting on those decisions. » McLeod, C. & Sherwin, S. (2000). *Relational Autonomy, Self-trust, and Health Care for Patients Who Are Oppressed*, dans Mackenzie, C., & Stoljar, N. (2000). *Relation Autonomy: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency, and the Social Self: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency and the Social Self*, Oxford University Press, p. 262.

morales précises envers lui-même. Par « attitudes morales, » on entend les attitudes positives qui permettent à l'agent d'affirmer sa propre valeur morale. En effet, elle affirme qu'un agent doit nécessairement s'attribuer une valeur positive pour agir de manière autonome, mais que les contextes d'oppressions peuvent compromettre cette attribution personnelle.⁶⁰ Plus précisément, elle émet l'idée que les facteurs d'oppression peuvent être si ancrés dans les aspects relationnels et sociaux, qu'un agent peut en arriver à avoir une attitude négative envers lui-même parce que cette attitude provient d'éléments qui constituent la norme. En parlant de l'abus sexuel fait aux femmes, elle affirme :

What makes most forms of violence of abuse examples of oppression is that they are so systematic that they could be defined as social practices⁶¹. This definition is appropriate given that these forms of oppression occur in a social environment that makes them permissible, either explicitly or implicitly⁶². The emotional, physical, and sexual abuse of women are not isolated problems that concern only individual women; they are political issues because they are encouraged by sexist stereotypes of women as inherently more passive and vulnerable than men, as primarily sexual objects, and as caregivers as opposed to care receivers.⁶³

Cette socialisation oppressive, selon Mcleod, tend à avoir des impacts négatifs sur l'appréciation qu'une personne a de soi. Les abus et la violence découlant des contextes d'oppression peuvent faire diminuer, jusqu'à détruire, la confiance de soi nécessaire à l'autonomie. La perspective systémique des contextes sociaux est ainsi, intrinsèquement liée à la définition de l'autonomie, puisque ces facteurs externes influent directement sur les attitudes morales que s'attribuent les agents. Une contrainte normative est ainsi nécessaire pour parler d'autonomie (soit la nécessité

⁶⁰ Stoljar, N. (2014), p. 16.

⁶¹ Young, M, I. (1990). *Young, Justice and the Politics of Difference*, United Kingdom : Princeton University Press, p. 62.

⁶² Ibid, p. 61.

⁶³ Mcleod, C, & Sherwin, (2000), p. 278.

d'avoir confiance en soi) et le contenu de l'agent prend une place essentielle pour déterminer ce degré d'autonomie (ce qui en fait une théorie substantielle faible). Sa théorie est donc relationnelle, mais de façon constitutive (comme celle de Benson), puisque les attitudes morales à arborer envers soi sont non seulement nécessaires à l'autonomie, mais indissociables des liens relationnels. L'autonomie est ainsi définie dans un contexte social où l'agent développe et agit selon des compétences relatives à ce qu'il valorise.⁶⁴ Ainsi, pour agir de manière autonome, un certain degré de confiance de soi est nécessaire chez l'agent, mais cette confiance de soi peut se voir détériorer par des contextes externes opprimants. De plus, la confiance de soi doit être justifiée, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas être sous-estimée ou surestimée par l'agent, ce qui ajoute une contrainte épistémique à cette condition de l'autonomie.⁶⁵

Tout comme dans les théories mentionnées plus haut, celle de Diana Meyers,⁶⁶ affirme que l'introspection d'un agent envers sa valeur est un facteur nécessaire à considérer dans la définition de l'autonomie. Comme McLeod, elle prend en considération les influences oppressantes sur cette introspection et les dommages que cela peut causer dans la manière dont un agent se perçoit et sur son autonomie. En fait, elle dira qu'un agent ne peut pas être avoir la compétence relative à l'autonomie si son sentiment de respect de soi est diminué dû à des conditions d'oppressions.⁶⁷ L'on remarque ici que pour Meyers, c'est la notion de respect de soi qui est centrale. En effet, le respect de soi devient ici un critère nécessaire pour qu'un agent se réalise de manière autonome. Cependant, Meyers dira: « [self-respect] cannot be construed as a

⁶⁴ McLeod, C. & Sherwin, S. (2000). *Relational Autonomy, Self-trust, and Health Care for Patients Who Are Oppressed*, dans Mackenzie, C., & Stoljar, N. (2000). *Relation Autonomy: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency, and the Social Self: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency and the Social Self*, Oxford University Press, p. 260.

⁶⁵ McLeod, C. & Sherwin, S. (2002), p. 104.

⁶⁶ Meyers, T., D. (1987). Personal autonomy and the paradox of feminine socialization, *The Journal of Philosophy*, Vol, 84, No. 11, p. 619 à 628.

⁶⁷ Stoljar, N. (2014), p. 11.

masculine or perfectionist value.⁶⁸ » Le respect de soi ne doit donc pas être considéré comme étant un synonyme d'indépendance, d'autosuffisance ou d'isolation sociale, comme dans la perspective de Govier, mais plutôt comme permettant la compétence de découvrir son « soi authentique. »⁶⁹ Conséquemment, les agents ne devraient jamais être homogénéisés au nom de l'autonomie et de ses critères. Sa théorie est habituellement considérée comme étant procédurale, puisqu'aucune norme précise ne guide les décisions que choisit un agent. Plus précisément, elle est dite procédurale selon la conception historique telle que la définit John Christman.⁷⁰ Ce que cela signifie est qu'un agent autonome est celui qui est à la fois compétent à l'égard de sa réflexion critique, mais qui est également authentique. Cette authenticité est historique et contrefactuelle, signifiant que l'agent doit avoir un rapport authentique à ses préférences et à ses désirs. Plus précisément, ce terme désigne l'idée que l'agent n'aurait pas résisté l'acquisition de certains désirs. En effet, ce rapport authentique s'acquière, si et seulement si, l'agent n'a pas résisté au développement de ces préférences et désirs lors de son processus d'apprentissage, mais aussi s'il n'aurait pas résisté à ce processus dans le cas où il y aurait participé.⁷¹

Cependant, puisqu'il y a nécessité du critère du respect de soi au sein de cette théorie (comme dans les théories relationnelles et constitutives), l'on peut se questionner à savoir si cette théorie est véritablement neutre à l'égard du contenu. Puisque l'agent doit adopter une certaine attitude morale envers lui-même pour être autonome, tel que de se respecter en tant qu'agent

⁶⁸ Meyers, T., D. (1989). *Self, Society and Personal Choice*, New York: Columbia University Press, 279 p.

⁶⁹ Meyers, T., D. (2005). *Decentralizing Autonomy. Five Faces of Selfhood*, dans Anderson and Christman, 2005, p. 49. La conception du soi authentique provient de la théorie historique de John Christman (1991).

⁷⁰ John Christman est un défenseur important de la théorie procédurale selon la conception historique. Selon cette théorie, un agent qui est autonome doit non seulement avoir les compétences nécessaires pour réfléchir de manière critique, mais cette réflexion doit être authentique. Un agent authentique agit donc selon ses préférences et désirs, seulement s'il n'aurait pas résisté le processus duquel ces préférences et désirs ont été développés. Les critères pour mesurer l'authenticité sont historiques et contrefactuels. Voir Christman, J. (1991). *Autonomy and Personal history*, *Canadian Journal of Philosophy*, Vol. 21, No. 1, p. 1 à 24.

⁷¹ Christman, J. (1991)

authentique, le contenu de cet agent doit être considéré. Ainsi, parce que la compétence que nécessite l'autonomie selon Meyers est non seulement la capacité de découvrir son « vrai soi, », mais aussi de s'approprier un sentiment de respect envers ce « vrai soi, » l'on pourrait penser que sa théorie en est une substantielle faible.⁷² L'on pourrait également croire que cette théorie ressemble à celle de Wolf, puisqu'il faut savoir ce qu'il en est de nous-mêmes. En effet, pour acquérir les compétences nécessaires à la vie autonome, telles que la découverte de soi, la définition de soi et la capacité de s'autodiriger, l'agent doit parvenir à la réflexion critique, à la délibération et à l'action,⁷³ mais pour ce faire, il doit se respecter. Tel que mentionné précédemment, ce sentiment de respect de soi peut être endommagé par des contextes de socialisations oppressantes et puisque ces critères externes influent directement sur la définition d'autonomie de Meyers, l'on peut dire que sa théorie ressemble à celles de Benson et de McLeod.⁷⁴

Finalement, selon la conception procédurale de l'autonomie chez Marilyn Friedman, les cas d'oppression sont mentionnés, mais contrairement aux théories mentionnées plus haut, ils peuvent concorder avec l'autonomie d'un agent. En effet, elle élabore son idée de réflexion approbative,⁷⁵ un processus de réflexion critique auquel un agent peut se commettre, soit en assumant complètement ses préférences et désirs, soit en les rejetant ou en les assumant à moitié.⁷⁶ Elle dira: « when an agent chooses or acts in accord with wants or desires that she has

⁷² Benson, P. (2005). *Feminist Intuitions and the Normative Substance of Autonomy*, dans Taylor, J., S. (dir.) (2005), Cambridge University Press, p. 124–142.

⁷³ Meyers, D. (2005), p 49.

⁷⁴ Stoljar, N. (2013), p. 11.

⁷⁵ Ce thème (traduit de « *reflective endorsement* ») est relié à la conception historique de l'autonomie selon John Christman.

⁷⁶ Friedman, M. (2003), p. 4-5.

self-reflectively endorsed, then she is « autonomous.⁷⁷ » En fait, tant que l'agent use d'une réflexion critique et authentique (ce que requièrent les critères de l'approche historique de l'autonomie), il peut être considéré comme étant autonome. Il est toutefois important de noter que la « réflexion » chez Friedman peut comprendre les émotions ou tout état psychologique qui impliquent des facteurs motivationnels ou des attitudes de l'agent.⁷⁸ Elle s'éloigne ainsi des théories traditionnelles de l'autonomie telles que les théories « hyper-rationnelles. » Par théories « hyper-rationnelles, » on entend celles qui définissent l'autonomie que par les aspects cognitifs d'un agent et qui nécessitent une réflexion hautement délibérée.⁷⁹ De plus, sa théorie diffère des théories relationnelles mentionnées plus haut, puisque selon Friedman, c'est l'individu qui prime sur son contexte relationnel⁸⁰.

Selon elle, l'exercice autoréflexif n'a pas besoin d'être fait consciemment et les choix d'un agent n'ont pas besoin d'avoir été basés sur une délibération.⁸¹ Bien que Friedman n'en fasse pas un élément central dans sa théorie, les notions de respect et de confiance de soi ont tout de même un rôle à jouer. En effet, elle dira: « restrictive or oppressive social relationships may hamper an agent's ability to develop the capacity for critical reflection that is required for autonomy, or they may provide role models, self-trust, self-confidence, and so forth, which enhance the capacity.⁸² » L'importance du respect et de la confiance de soi selon cette conception est qu'ils permettent à l'agent d'être en mesure d'exercer la délibération rationnelle et critique,

⁷⁷ Ibid., p.5.

⁷⁸ Ibid., p.10.

⁷⁹ Ibid., p. 8.

⁸⁰ « M. Friedman (2003) rejette cette inclusion logique de la « relationalité » dans le concept d'autonomie lui-même. En effet, que nos relations sociales soient une condition de possibilité de notre autonomie implique aussi qu'elles puissent l'annuler. En outre, la personne autonome doit avoir la possibilité de faire varier le contexte relationnel de ses actions, de ses obligations et de la réalisation de ses projets à la lumière d'une réflexion sur sa propre individualité. » (Joan, 2008, p. 290).

⁸¹ Ibid., p. 8.

⁸² Ibid., p. 97.

même dans des cas d'oppressions. Le respect et la confiance de soi selon cette conception diffèrent ainsi des autres théories, puisqu'ils peuvent concorder avec un contexte social oppressif et tout de même permettre un degré d'autonomie chez l'agent qui les ressent. Il y a tout de même un point de ressemblance avec la théorie de Meyers, puisque Friedman affirme qu'il peut y avoir des degrés d'autonomie. Selon elle, la capacité de réflexion critique d'un agent n'est pas de la même pour tous, puisque cette capacité dépend de la socialisation vécue par cet agent, tout comme par son éducation. Conséquemment, certains agents peuvent être plus autonomes que d'autres et inversement. L'autonomie, selon cette conception, est ainsi une question de degré.

Maintenant, suite à ce bref examen des théories relationnelles et féministes sur l'autonomie, il semble juste d'affirmer que l'attitude de l'agent envers lui-même a une fonction précise dans la manière dont un agent arrive à délibérer de manière autonome. Dans la majorité des cas, cette auto-évaluation est en fait un critère nécessaire pour parler d'autonomie. Tel que nous l'avons vu, l'angle d'approche diffère selon si la théorie est causalement ou constitutivement relationnel. Au sein de cette attitude ou d'évaluation à l'égard de soi, nous avons parlé de respect, de confiance et d'estime de soi, mais même après le résumé de ces attitudes parmi les théories relationnelles, comment peut-on distinguer chacun de ces termes?

Par ce qui vient d'être dit, la confiance de soi différerait de l'estime de soi puisqu'elle est serait axée sur le sentiment de compétence, comparativement à l'estime de soi qui elle, est dirigée vers la valeur globale ou le sentiment méritoire de l'agent envers lui-même. Ainsi, l'estime de soi correspondrait au sentiment de valoir quelque chose de manière générale et la confiance de soi serait plutôt tournée vers la compétence envers des sphères d'action particulières. Il semblerait

que la définition qu'en donne Benson concorde avec les théories mentionnées ci-dessus. En effet, sans la confiance en ses compétences, il serait difficile pour un agent d'éprouver une bonne estime de lui-même. Pour qu'un agent puisse avoir un sentiment général de mérite à agir ou autrement dit, s'estimer positivement, il doit avoir confiance en ses capacités d'accomplir certaines actions. La confiance de soi serait ainsi préalable à l'estime de soi. Mais qu'en est-il du respect de soi?

Comme nous l'avons vu antérieurement, le respect de soi, selon Carolyn Mcleod, est également lié au sentiment de compétence et se développe surtout en fonction des comportements passés. La confiance de soi aiderait l'agent à maintenir le sentiment de respect qu'il a pour lui-même. D'ailleurs, toujours selon cette approche, il semble improbable de penser qu'un agent puisse avoir confiance en lui sans se respecter. Elle ajoute qu'il semble également improbable qu'un agent puisse acquérir un sentiment de respect de soi par rapport à ses actions sans se faire confiance, liant ainsi ces deux concepts de façon interdépendante.

Quelle est au juste la différence entre l'estime de soi et le respect de soi? Selon Deonna, Rodogno et Teroni (2012), contrairement à la notion d'estime de soi, la notion du respect de soi n'implique pas nécessairement une opinion favorable de soi, mais elle pourrait davantage être une attitude de « tout ou rien. » Selon cette idée, soit un agent se respecte, où il a perdu ce respect.⁸³ Ainsi, comparativement à l'estime de soi, le respect de soi ne varierait pas selon un continuum. Plusieurs auteurs se sont penchés sur la définition du respect chez les personnes et dans la majorité des théories, le respect est défini comme étant « la volonté de prendre en

⁸³Deonna, A., J, Rodogno, R., & Teroni, F. (2012), 94.

considération un ou plusieurs aspects d'une personne lorsque des actions l'affecte⁸⁴. » Selon Darwall, il faut distinguer deux types de respect, soit le respect de la reconnaissance (*recognition respect*) et le respect évaluatif (*appraisal respect*). L'objet du respect de la reconnaissance porte sur les faits, par exemple le fait d'être une personne suffit à lui attribuer du respect.⁸⁵ De manière générale, dire d'une personne qu'elle est intitulée au respect de la reconnaissance revient à dire qu'elle est intitulée à être prise au sérieux par autrui comme étant une personne apte à délibérer à propos de ce qu'elle fait.⁸⁶ Autrement dit, ce type de respect consiste à être disposée à prendre des considérations à l'égard de ses actions. Chacun d'entre nous mériterait ainsi ce type de respect.

Le deuxième type de respect selon Darwall est le respect évaluatif et renvoi plutôt à l'évaluation d'une personne sur la base de certains critères, qui font partie de son caractère.⁸⁷ Ce type de respect est catégorique, dans le sens où il ne dépend pas de traits spécifiques à une personne et il ne sert pas d'intérêts spécifiques. C'est plutôt une attitude positive quant à l'évaluation d'une personne, jugée comme étant engagée envers un but quelconque.⁸⁸ Ce type de respect est souvent celui qui est comparé à l'estime de soi, puisque nécessitant une évaluation positive ou une admiration à l'égard d'une personne tout en pouvant varier selon un certain degré. Toutefois, le respect évaluatif ne doit pas être confondu avec l'estime de soi, puisque les éléments dont se base un individu pour s'estimer positivement (ou négativement) ne sont pas

⁸⁴ Darwall, L., S. (1977). Two Kinds of Respect, *Ethics*, Vol. 88, No. 1, p. 37.

⁸⁵ Il faut toutefois noter que selon le sociologue Erving Goffman, l'être humain joue des rôles divers et se présente sous la forme de « soi » différents, autant dans les interactions quotidiennes qu'en privé (en s'imaginant devant une audience). Selon ce principe, l'on pourrait échouer à prendre au sérieux la personne qui se présente d'une certaine manière selon le contexte et ainsi, échouer à lui attribuer un respect de reconnaissance puisque basé sur un personnage.

⁸⁶ Ibid., p. 38.

⁸⁷ Ibid., p. 48.

⁸⁸ Ibid., p. 37.

limités à des traits de caractère (comme dans le cas du respect évaluatif), mais inclut toutes les choses dont un individu croit posséder ou manquer.⁸⁹ L'estime de soi d'une personne peut être affectée par une opinion défavorable quant à son apparence physique, son tempérament, son esprit, ses capacités physiques, etc. L'évaluation à l'égard de soi dans le cas de l'estime de soi engloberait ainsi davantage d'éléments personnels et dont le jugement se baserait sur des croyances de l'individu à l'égard de lui-même. Bien sûr, cette estime de soi pourrait être affectée par un respect évaluatif défavorable, bien qu'étant différente. L'on pourrait croire que l'estime de soi pourrait ainsi varier au fil du temps et pourrait puiser sa force dans les sentiments de confiance et de respect de soi que s'accorderait cet agent.⁹⁰ Le sentiment de respect serait similaire au concept d'intégrité, puisqu'étant basé sur la capacité d'un agent à diriger sa vie selon des engagements qui lui semblent centraux (ce qui renvoie au respect de la reconnaissance de Darwall).⁹¹ La confiance de soi permettrait d'accomplir ces engagements par l'action qu'elle présuppose, puisque l'agent qui agit en ce sens dépasse ses doutes et agit selon ses compétences. Le sentiment global de valoir quelque chose, comme le sous-tend l'estime de soi, découlerait ainsi de ces deux attitudes à l'égard de soi.

Cependant, un agent pourrait avoir confiance en certaines de ses actions, mais tout de même ressentir qu'il ne vaut rien et qu'il ne mérite pas d'agir. Ainsi, le sentiment de mérite à agir nécessaire à l'estime de soi impliquerait que l'agent fasse confiance à certaines compétences normatives précises dont il doit posséder. En effet, Benson affirme que : « [...] le sentiment de mérite à agir nécessaire à l'autonomie implique de se considérer comme compétent pour répondre

⁸⁹ Ibid., p. 48.

⁹⁰ Deonna, A., J, Rodogno, R., & Teroni, F. (2012), p. 94.

⁹¹ Ibid, p. 94. Cette définition du respect de soi est celle exprimée par Taylor. Voir : Taylor, G. (1985). *Pride, Shame and Guilt*, Oxford : Oxford University Press.

à sa conduite à la lumière d'exigences normatives qui, du point de vue de l'agent lui-même, peuvent légitimement s'appliquer à ses actions⁹². » Selon lui, l'agent doit se sentir compétent à participer à certaines relations ou interactions avec autrui pour s'attribuer une valeur positive et globale. L'agent doit s'honorer ou se respecter suffisamment pour participer à ces relations. La confiance en ses capacités à agir tout comme un respect envers soi-même serait ainsi implicite et préalable à une estime de soi qui est nécessaire à l'autonomie.

Enfin, le sentiment de mérite à agir nécessaire à l'estime de soi implique ainsi une dimension sociale qui n'est pas considérée par les théories procédurales standards.⁹³ L'estime de soi ou le sentiment de valoir quelque chose et de mériter à agir, selon cette approche, nécessite que l'agent se perçoive comme possédant des aptitudes normatives précises. Ces dernières, quant à elles, prennent leur sens dans les aspects relationnels et sociaux de l'agent. Tel que nous venons de le voir, la confiance de soi comprendrait la confiance en ses capacités d'agir selon ses compétences normatives, le respect de soi en le respect envers ses engagements centraux (lié au sentiment d'intégrité) et l'estime de soi engloberait ces deux sphères et évoluerait au fil du temps. De plus, bien que les théories ci-dessus n'en fassent pas un élément central, il semblerait que les émotions, plus précisément celles dites autoréflexives, auraient également une fonction particulière dans la manière dont un agent en vient à s'estimer comme méritant à agir. Benson parle de la honte comme pouvant compromettre le sentiment de mérite à agir que ressent un agent et c'est pourquoi il importe de se pencher davantage sur le rôle de ces émotions sur l'estime de soi.

⁹² Benson, P. (1994), p. 335.

⁹³ Ibid., p. 336.

2.2. Les émotions autoréflexives

Selon le sociologue Thomas Scheff,⁹⁴ la vie quotidienne est souvent parsemée de moments où l'on ressent des sentiments de maîtrise de soi et d'accomplissement ou inversement, des sentiments de frustrations ou d'échecs. Ces réactions qui sont engendrées par des évènements divers sont souvent vécues avec d'intenses émotions autoréflexives, qui elles, éveillent une conscience de soi de l'agent qui les ressent.⁹⁵ Ces émotions ont une fonction précise dans la manière dont un agent arrive à s'évaluer, ayant ainsi un impact majeur sur l'estime de soi de la personne en question. De manière générale, les émotions autoréflexives inclut : la honte, l'embarras, l'humiliation, la culpabilité, la jalousie, la fierté, l'empathie et la gratitude et il est communément admis que ces émotions (positives et négatives) partagent une même caractéristique, soit que ce sont les rapports sociaux qui affecte la manière dont une personne ressent et se perçoit elle-même.⁹⁶

Ces émotions réflexives ont pour base l'interaction dynamique entre les aspects personnels et sociaux, puisqu'ils sont générés dans des contextes sociaux, de là leur caractère relationnel.⁹⁷ L'on pourrait ainsi être tenté de croire que l'évaluation favorable d'une personne à l'égard d'elle-même compte tenu de ses liens relationnels pourrait permettre d'augmenter son estime de soi, tout comme une évaluation défavorable pourrait faire l'effet inverse. Bien évidemment, la grande question est de savoir s'il s'agit de liens causaux statistiques ou de

⁹⁴ Scheff, J., T. (1988). Shame and Conformity : The Deference-Emotion System, *American Sociological Review*, Vol. 53, No. 3, 395-406.

⁹⁵ Tracy, L., J. & Robins, W., R. (2007). *The Nature of Pride*, dans *The Self-Conscious Emotions : Theory and Research*, The Guilford Press, p. 263.

⁹⁶ Stanculescu, E. (2012). The self-conscious emotion of pride as mediator between self-esteem and positive affect, *Procedia : Social and Behavioral Sciences*, (33), p. 263.

⁹⁷ Ibid., p. 264.

relations plus essentielles. En ce qui nous concerne, il suffit de considérer l'impact de ces émotions sur la manière dont une personne arrive à s'évaluer.

Afin de juger s'il est suffisamment compétent et méritant d'agir, l'agent doit faire, selon ce qui m'apparaît comme étant le plus plausible, une évaluation de ses valeurs et des émotions qu'il ressent à l'égard de lui-même. Dans cette partie, il s'agit de se concentrer sur ces émotions autoréflexives, qui ont un impact sur l'estime et la valeur de soi d'un agent et qui trouvent leur sens dans les expériences intersubjectives. Il faut savoir que les émotions autoréflexives peuvent être soit de valence positive, telle que l'émotion de « louange » ou de valence négative, telle que l'émotion de « blâme. » Dans les deux cas, ces émotions permettent à l'agent de s'évaluer et de définir qui il est, c'est-à-dire de son identité et de sa valeur. Bien évidemment, ces émotions ne doivent pas être biaisées ou erronées, puisqu'un agent peut avoir beaucoup de valeur, mais avoir le sentiment qu'il ne vaut rien et vice et versa. Ainsi, lorsque les émotions autoréflexives sont correctes, elles peuvent permettre à l'agent de juger adéquatement de sa valeur personnelle. Voici ce qu'en disent Tangney et Tracy (2012) :

(...) Self-conscious emotions are important to a range of social outcomes. Guilt is centrally involved in reparative and pro-social behaviors such as empathy, altruism, and care-giving (Batson, 1987; Baumeister et al., 1994; Tangney & Dearing, 2002). Shame punishes immoral behavior, as it is felt when individuals violate (or anticipate violating) important social standards. Pride motivates pro-social behaviors (Hart & Matsuba, 2007; Tracy, Shariff & Cheng, 2010) and is the emotion (along with shame) that gives self-esteem its affective kick (Brown & Marshall, 2001). Together, self-conscious emotions function to provide immediate and salient feedback on our social and moral acceptability – our worth as a human being.⁹⁸

⁹⁸ Tangney, P.J. & Tracy, J. (2012). *Self-conscious emotions*, In Leary, M., & Tangney, J., P. (dir.) (2013). *Handbook of self and identity*, second edition, Guilford: New York, p. 446-478.

Pour déterminer comment un agent arrive à s'attribuer de la valeur, il importe ainsi de se pencher sur les émotions « autoréflexives » et comment ces dernières permettent à l'agent de prendre position sur sa valeur en tant qu'agent. En effet, selon une suggestion plausible faite par Julien, Deonna et al., la honte serait ressentie par l'agent lorsqu'il n'a pas été en mesure d'exemplifier certaines valeurs auxquels il est attaché ou qui lui ont été exigées.⁹⁹ Comme nous l'avions vu, ceci va dans le même sens que ce qu'en pense David Velleman. Inversement, lorsqu'une action exemplifie une valeur auxquelles un agent est attaché, des émotions positives et dirigées vers soi, telle la fierté est susceptible d'avoir lieu. Ceci aurait ainsi un impact direct dans l'évaluation de l'agent à l'égard de soi.

Il faut évidemment noter que l'incapacité d'exemplifier certaines valeurs peut mener à d'autres émotions que la honte, telles la culpabilité ou la déception par exemple. La culpabilité et la honte selon cette théorie doivent toutefois être distinguées. En effet, la culpabilité surviendrait lorsque la menace de « perte » est présente. Selon cette hypothèse, la culpabilité serait ressentie chez un agent lorsqu'il accomplit une action qui menace son attachement envers une relation avec autrui.¹⁰⁰ Plus précisément, cette émotion semble impliquer l'idée qu'on a fait quelque chose de mal, sans que cela implique qu'on est une mauvaise personne. La culpabilité viserait ainsi les actions commises par une personne à l'égard d'une autre tandis que la honte viserait davantage l'identité même de la personne.

En effet, une personne ressentant la honte pourrait en venir à croire qu'elle est une mauvaise personne. Selon cette conception, la honte surviendrait donc lorsqu'une personne

⁹⁹ Deonna, J., Rodogno, R., Teroni, F. (2012). *In defense of shame: The faces of an emotion*, Oxford University Press, p.151.

¹⁰⁰ Baumeister et al, (1994). Guilt : An interpersonal approach, *Psychological Bulletin*, Vol. 115, p. 243 à 267.

craindrait d'être perçue comme étant défectueuse.¹⁰¹ Plus encore, elle surviendrait lorsqu'une personne agirait à l'encontre des valeurs auxquelles elle est attachée. Ces émotions sont reliées à la moralité, en ce sens où elles créent chez la personne qui les ressent un sentiment de « blâme ». Par exemple, la personne ressentant de la culpabilité pourrait se blâmer d'un comportement envers autrui, et vouloir se faire pardonner pour compenser le mal fait. En fait, l'émotion de la culpabilité due à ses tendances à l'action de « réparation, » pourrait faire augmenter des actions prosociales, ce qui ne serait pas le cas de la honte.¹⁰² En effet, la valeur de soi que s'attribuerait un agent dans les cas de honte pourrait diminuer, et l'agent aura une tendance à vouloir se punir pour une action honteuse.

Selon Benson, la honte survient lorsque l'opinion d'un individu à l'égard de sa propre dignité est entamée. L'individu honteux se sent ainsi mis à nu et cette fragilisation de son sentiment d'estime de soi tendrait vers un désir de se cacher, de disparaître afin de dissimuler aux yeux d'autrui son infériorité.¹⁰³ Benson parle notamment de la honte en rapport avec la condition de l'esclave, puisque cette émotion laisse souvent le sujet dans un sentiment d'impuissance, au point où il peut perdre son statut d'agent. En fait, Benson ajoute que phénoménologiquement, « la honte tend à désorienter, à désorganiser le comportement et à introduire la confusion dans les pensées¹⁰⁴. » Certes, l'émotion de la honte est un critère essentiel à considérer pour définir l'autonomie d'un agent.

¹⁰¹ Prinz, J. (2004), p.6.

¹⁰² Tangney, J., P. (1996). Conceptual and methodological issues in the assessment of shame and guilt, *Behavioral Research and Therapy*, Vol 34, p. 741 à 754.

¹⁰³ Benson, (2004), p. 330.

¹⁰⁴ Ibid., p. 330.

Toutefois, comme mentionné dans la citation présentée plus haut, il semblerait que les émotions de fierté et de honte auraient un rôle important en lien avec l'estime de soi. Il serait intuitif de faire la corrélation entre une émotion de fierté et une bonne estime de soi, mais il peut être plus difficile de concilier une estime de soi positive avec la honte. Il faut toutefois noter que la relation causale entre la honte et l'estime de soi serait assez modeste. À ce sujet, voici ce que Deonna, Rodogno & Teroni affirment: « Malgré que la majorité des personnes susceptibles de ressentir de la honte ait une faible estime d'eux-mêmes et que la majorité des personnes n'était pas susceptible de ressentir de la honte ont une estime de soi plus forte, il y a plusieurs personnes qui ont une forte estime de soi et qui ressentent tout de même de la honte et plusieurs personnes ayant une faible estime de soi qui ne la ressentent pas.¹⁰⁵ » Bien que l'émotion de la honte soit généralement problématique chez l'agent qui la ressent puisque faisant surgir l'idée d'être inférieur aux autres, il semblerait qu'elle puisse tout de même avoir une fonction positive, soit la capacité de revisiter certaines de ses valeurs et d'apporter des changements dans sa façon d'agir.

En revanche, cette fonction positive est souvent difficile à atteindre puisque l'individu doit être en mesure de s'engager dans une introspection sans être submergé par des réactions défensives, tel que le dénie, l'externalisation et la colère, ce qui est souvent associé à la honte.¹⁰⁶ En effet, la honte est habituellement dirigée vers soi (par exemple, « je suis une mauvaise personne »), mais souvent, ce sentiment d'hostilité est redirigé vers l'extérieur dans une tentative de se protéger son ego. Le blâme peut ainsi être tourné vers l'extérieur, ce qui peut permettre à la

¹⁰⁵ Deonna, A., J., Rodogno, R. & Teroni, F. (2011), p. 233. Selon ces auteurs, la recherche sur ce sujet est seulement co-relationnel. Il n'y aurait donc pas de résultats probants sur la relation causale entre la honte et l'estime de soi. Selon Tangney and Dearing (2002) la relation entre les deux est nécessairement complexe et implique des influence bidirectionnelles.

¹⁰⁶ Tangney, P.J. & Tracy, J. (2012), p. 17

personne ressentant la honte de garder un sentiment de contrôle et de sécurité dans sa vie.¹⁰⁷ Toutefois, lorsqu'une personne arrive à intérioriser l'émotion de la honte et d'en faire une introspection, la douleur émotionnelle associée à la honte peut motiver la personne à réviser certaines valeurs et priorités qu'elle possède. On peut ainsi penser qu'elle pourrait être en mesure de s'interroger sur certaines sphères de son identité, telle que ses valeurs, et constater l'impact de certaines influences extérieures sur sa manière de penser et d'agir.

Dans ces rares cas, la honte peut avoir une fonction réparatrice, mais parce qu'elle est une si grande menace à l'ego, il est parfois difficile d'y arriver.¹⁰⁸ Ceci explique pourquoi la fonction réparatrice est plus grande avec la culpabilité, puisqu'elle est une moins grande menace à l'ego de la personne qui en fait l'expérience. L'impact des émotions autoréflexives sur l'estime de soi peut ainsi varier selon la résilience d'une personne à l'autre, mais aussi sur la manière que cette personne a appris à gérer ces émotions depuis un bas âge. Par exemple, selon Eisenberg et al. : « children who receive negative reactions to their displays of emotion gradually learn to hide their emotions but feel anxious when in emotionally evocative situations due to the prior repeated association between punishment or other sanctions and emotional expressivity.¹⁰⁹ » L'éducation joue ainsi un rôle important dans la manière dont un agent ressent et arrive à exprimer ses émotions, ce qui influence du coup l'estime que cet agent s'attribue. La façon dont une personne ressent et gère ses émotions autoréflexives dépend grandement du contexte social et des relations intersubjectives auxquelles elle a été, et est toujours, confrontée.

¹⁰⁷ Ibid, p. 10

¹⁰⁸ Ibid, p. 17.

¹⁰⁹ Eisenberg, N., Spinrad, L., T. & Smith, L., C. (2004). *Emotion-Related Regulation : Its Conceptualization, Relations to Social Functioning, and Socialization*, dans Philippot, P. & Feldman, S., R. (2004). *The Regulation of Emotion*, Lawrence Erlbaum Associates, p. 293.

Bien que les émotions autoréflexives de valence négative, tel que la honte et la culpabilité peuvent affecter la manière dont un agent perçoit sa valeur, peu a été dit sur la manière dont les émotions réflexives positives peuvent affecter l'estime de soi d'un agent. Si l'on revient à l'émotion morale de la fierté par exemple, il semblerait qu'elle consiste en une comparaison favorable entre les comportements d'une personne et de ses propres standards (qui proviennent de standards sociaux qui ont été internalisés). Plus précisément, selon Oveis et coll. (2010), la fierté se ressent comme possédant un « soi » qui est fort et qui stimule le sentiment d'être similaire aux autres qui sont également perçus comme étant forts, tout en étant une différenciation des autres qui sont perçus comme étant « faibles¹¹⁰. »

Selon Tracy et Robins (2007), il y aurait deux types de fierté, soit la fierté dite authentique et celle dite arrogante. Il est à spécifier que celle qui nous intéresse ici est la fierté authentique, puisque basée sur des causes internes, instables et contrôlables (je réussis parce que je m'exerce). C'est ce type de fierté qui serait liée à une haute estime de soi, puisqu'elle demande à ce que l'agent soit en mesure d'accomplir certaines capacités, et ce, même en traversant les difficultés menant à cette réussite. La fierté arrogante quant à elle est basée sur des causes internes, stables et incontrôlables (je réussis parce que je suis toujours excellent) tout en étant liée au narcissisme et à une faible estime de soi.¹¹¹ Tout comme les émotions autoréflexives de valence négative qui seraient liées à une faible estime de soi, les émotions réflexives de valence positive ne seraient pas toujours en corrélation avec une haute estime de soi. En effet, elles doivent satisfaire un critère épistémologique, à savoir une justification quant à la situation vécue par la personne en

¹¹⁰ Oveis, C., Horberg, E. J., & Keltner, D. (2010). Compassion, pride, and social intentions of self-other similarity. *Journal of Personality and Social Psychology*, 98, 618-630.

¹¹¹ Tracy, J. L., & Robins, R. W. (2007). The Psychological Structure of Pride: The Tale of Two Facets. *Personality and Processes and Individual Differences*, 92, 506-525.

question. Ce que cela signifie est que la perception de l'agent envers lui-même (suite à l'expérience d'émotions autoréflexives) doit être correcte et en congruence avec l'expérience vécue. Par exemple, une situation où un individu se sent fier d'avoir volontairement humilié des collègues peut laisser place à des doutes quant à savoir si cette émotion est réellement appropriée selon le contexte. Ceci nous permet ainsi de réfléchir à la nature des émotions, soient aux critères auxquelles elles doivent véritablement satisfaire pour être considérées comme une émotion distincte. Jusqu'à présent, l'estime de soi semble être une évaluation résultante de différentes expériences émotives liées aux valeurs, mais est-ce que l'estime de soi pourrait véritablement être une émotion à part entière? C'est cette question qui sera mise en lumière dans ce qui suit.

2.3. La nature de l'estime de soi

Les émotions morales, ou autoréflexives, auraient ainsi un rôle majeur dans la conception de soi d'un agent et dans la manière dont il se perçoit. Si on reprend le critère de l'estime de soi que nécessite l'autonomie selon Benson, il semblerait que ces émotions aient effectivement un rôle central dans ce qu'exige ce critère, au point où l'on pourrait être tenté de croire que l'estime de soi constitue une émotion réflexive à part entière. Est-ce que l'estime de soi que ressent un agent est un phénomène affectif distinct? Où serait-ce plutôt un jugement émis envers soi-même? Pour répondre à cette question, il importe de distinguer le jugement évaluatif d'une émotion. Pour y arriver, il faut d'abord savoir que les philosophes et les psychologues s'entendent habituellement pour dire qu'il y a cinq critères qui permettent d'indiquer si une émotion est effectivement distincte.¹¹²

¹¹² Pour une défense de ces critères, voir Deonna et Scherer (2005).

Toutes les instances d'une émotion doivent avoir une intentionnalité précise, c'est-à-dire qu'elles doivent être dirigées vers des objets particuliers. Les émotions à part entière doivent également avoir une phénoménologie distincte, c'est-à-dire qu'elles doivent avoir des réactions physiologiques propres à elles, qui correspondent à ce que la personne émue ressent. Ces émotions doivent également pouvoir être justifiées, soit qu'elles doivent correspondre à des standards épistémologiques et être appropriées à la situation qui les provoque. Elles doivent aussi être associées aux mêmes tendances à l'action et servir une même fonction qui peut être généralisée. Si l'estime de soi est véritablement une émotion distincte, elle devra ainsi satisfaire chacun de ces cinq critères.¹¹³ L'hypothèse ici envisagée soutient toutefois que l'estime de soi est davantage un jugement évaluatif qu'une émotion à part entière. Nous verrons en quoi elle ne satisfait pas à l'ensemble des critères mentionnés précédemment.

Si l'on débute avec le critère de la phénoménologie, on s'aperçoit rapidement qu'il est difficile de situer l'estime de soi selon un type de ressenti distinct. Avant d'aller plus loin en ce sens, il faut d'abord savoir qu'il est communément admis que la phénoménologie, lorsqu'il s'agit d'une émotion, décrit ce qui est ressenti étant donné les sensations corporelles et les agitations provoquées par cette expérience émotionnelle.¹¹⁴ Ainsi, pour qu'un état affectif soit qualifié d'émotion distincte, il doit posséder une phénoménologie propre à lui, soit un « ce que ça fait » de ressentir cette émotion.¹¹⁵ Par la suite, il faut aussi savoir que ce ressenti affectif peut être décrit comme ayant une valence positive ou négative. La valence permet ainsi de décrire la

¹¹³ Deonna, A. J. & Teroni, F. (2012). *The Emotions : A Philosophical Introduction*, Routledge, p. 1 à 6.

¹¹⁴ Ibid, (2012) p. 1.

¹¹⁵ Ibid, (2012), p. 1.

qualité intrinsèque d'une émotion, à savoir si elle est agréable ou désagréable à ressentir.¹¹⁶ La valence peut ainsi être un bon point de départ pour décrire le critère phénoménologique d'un état affectif. En effet, comparativement à des émotions telles la joie (valence positive) ou la tristesse (valence négative), il semblerait que l'estime de soi nécessiterait un adjectif tel que « bonne » ou « mauvaise » pour en arriver à un état phénoménologique un peu plus précis. En fait, même si l'on se concentrait sur une estime de soi positive, il ne serait tout de même pas clair que cette attitude soit caractérisée par une phénoménologie affective. Après tout, elle devrait dépendre de quelque chose au niveau physiologique. En effet, qu'est-ce que ça fait de ressentir « l'estime de soi »?

Il semble que pour répondre à cette question, une précision quant à sa valence soit effectivement nécessaire. Les sensations corporelles liées à l'estime de soi diffèrent selon ce à quoi l'individu qui la ressent s'estime positivement ou négativement. Il n'est pas nécessaire de préciser s'il s'agit d'une « bonne » ou d'une « mauvaise » joie. De même pour la tristesse. Ainsi, l'estime de soi en tant que telle ne semble pas avec sa propre caractéristique phénoménologique. On peut toutefois supposer qu'une estime de soi positive puisse avoir des caractéristiques phénoménologiques similaires pour les personnes qui la ressentent, mais est-ce que cela en fait une émotion distincte? Tout comme l'auto-évaluation d'une personne qui se dit « bonne, » une estime de soi positive pourrait regrouper certaines caractéristiques similaires quant aux sensations ressenties.

Selon l'hypothèse proposée ici, ces sensations proviendraient d'abord des émotions autodirigées qui elles, permettraient ensuite à l'agent de s'évaluer en fonction de ce vécu

¹¹⁶ Sur la valence ou la « polarité » d'une émotion, voir : Deonna, A, J. & Teroni, F. (2012), p. 14-16.

phénoménologique. En effet, ce serait l'expérience de la fierté, de la gratitude, de la louange, etc., qui précéderait la capacité cognitive et la perception qu'a l'individu pour s'évaluer à et s'estimer positivement. L'aspect phénoménologique de l'estime de soi proviendrait ainsi des émotions morales sous-jacentes à cette évaluation personnelle. Ces émotions permettraient ainsi à l'agent de capter certaines propriétés évaluatives et de se juger suite à ces ressentis. Selon ce qui vient d'être dit, le critère phénoménologique ne permettrait pas d'affirmer que l'estime de soi est une émotion distincte.

Il faut maintenant se tourner sur le critère de l'intentionnalité afin de se pencher sur les questions relatives aux objets vers laquelle se tourne l'estime de soi. Par intentionnalité, on admet que les émotions sont des réactions, et la question est ici de savoir quel est l'objet qui suscite cette réaction.¹¹⁷ Selon ce critère, une émotion peut avoir plusieurs objets particuliers, mais l'objet formel demeure toujours le même. Par exemple, une personne peut ressentir de la tristesse suite à la mort d'un proche et d'une rupture amoureuse (ce qui constituerait deux objets particuliers), mais tout de même ressentir de la souffrance liée à ces situations (ce qui constituerait l'objet formel de la tristesse ressentie). Il est aidant de faire ressortir l'objet formel d'une émotion, puisqu'elle permet d'évaluer le caractère approprié de cette dernière. Par exemple, si la tristesse est dirigée vers quelque chose qui semble plutôt joyeux (ou positive pour la personne), il semblerait que la réponse émotionnelle ne soit pas appropriée à la situation. Il est toutefois important de souligner que les émotions, tout comme les jugements, sont des états intentionnels.¹¹⁸ En admettant ceci, le fait que l'estime de soi ait un objet formel ne signifie pas

¹¹⁷ Sur la critère de l'intentionnalité, voir : Deonna, A, J. & Teroni, F. (2012), p. 3 -6.

¹¹⁸ Kuenzle, D., Brun, G., & Doguoglu, U. (2012). *Epistemology and Emotions*, Ashgate Publishing, Ltd, p. 86.

pour autant qu'elle est une émotion à part entière, puisqu'un jugement est également dirigé vers un objet précis.

Comme l'indique son nom, l'on pourrait émettre l'idée que l'objet formel de l'estime de soi est en fait, soi-même. Dans toutes les circonstances où l'estime de soi est impliquée, l'individu se positionne par rapport à sa valeur individuelle. Selon l'hypothèse qui me semble plausible, ce seraient les émotions dites morales, telles que la fierté et la honte, pour ne nommer que celles-ci, qui aiderait à forger l'évaluation que se fait à individu à l'égard de lui-même. En revenant à l'exemple provenant de *Gaslight*, si l'objet intentionnel de la honte ressentie par Paula est son comportement dit défaillant, on peut émettre l'idée que cette émotion ne l'informe pas correctement sur elle-même ou sur ses raisons d'agir, puisque ce comportement dont elle évalue suite à son expérience émotionnelle est inventé de toute pièce. Cette interférence par un contrôle extérieur empêche ainsi Paula de percevoir des valeurs de manière correcte, c'est-à-dire les valeurs qui reflètent qui elle est vraiment. On peut d'ailleurs supposer que cette déformation perceptuelle à l'égard de ses valeurs rend difficile son identification à ce à quoi elle tient le plus. Puisqu'elle en vient à douter d'elle-même et de ses compétences à agir, il se peut qu'elle en vienne également à douter des choses auxquelles elles tenaient vraiment. Cette déformation des perceptions et des propriétés évaluatives qui y sont rattachées peut ainsi influencer le sentiment d'estime de soi que s'accorde un agent et du coup, réduire son autonomie.

Ainsi, bien que l'estime de soi soit vécue dans un rapport intersubjectif, elle serait, à mon avis, le jugement qui provient de l'expérience des multiples émotions autoréflexives. Et ce jugement en est un à l'égard de soi. Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs émotions

peuvent permettre à l'individu de réfléchir à sa valeur, alors, bien que l'estime de soi réponde au critère de l'intentionnalité, puisque son objet formel est l'agent lui-même (ou un comportement relié à cet agent), elle ne serait pas nécessairement une émotion distincte pour autant. Le critère intentionnel de l'estime de soi peut aussi bien admettre la plausibilité qu'elle soit plutôt un jugement évaluatif. Dans le cas où l'estime de soi s'agisse bien d'un jugement, cette prise de position à l'égard de soi ne signifie pas pour autant qu'elle soit appropriée. En effet, la surévaluation tout comme la sous-évaluation peuvent compromettre la perception adéquate d'un agent envers lui-même. C'est ainsi que nous devons nous tourner vers le troisième critère associé à une émotion, soit les standards épistémologiques.

Les émotions, puisque liées à des types d'évaluations, sont sujettes à des standards de correction.¹¹⁹ Elles possèdent ainsi un contenu qui permet d'identifier si elles s'adaptent aux faits. Il importe ici de distinguer ces standards de corrections aux standards épistémologiques qui eux, permettent d'évaluer la justification des émotions.¹²⁰ Par exemple, la peur que ressent une personne face à un animal dangereux sera justifiée dans le cas où cet animal sera bel et bien menaçant. Toutefois, l'émotion de la peur ne serait pas justifiée si elle n'était pas fondée sur des faits précis, selon cet exemple, que cet animal soit visiblement inoffensif. Les raisons qui sous-tendent l'expérience d'une émotion peuvent donc satisfaire ou non un standard de justification. Mais qu'en est-il de l'estime de soi? Si on revient aux émotions autoréflexives, il semblerait effectivement plausible d'admettre que l'on puisse justifier l'expérience de ces émotions chez une personne. Par exemple, l'embarras que ressent une personne qui arrive en retard à une

¹¹⁹ Selon Deonna & Teroni (2012), p. 6 : « The fact that emotions are assessed as correct or incorrect depending on whether or not they fit the facts has prompted philosophers to talk about them as having the mind-to-world direction of fit – they aim – as it were, at representing a world as it is – [...] and this allows us to draw an informative contrast between emotions and other psychological states. »

¹²⁰ Deonna, A., J. & Teroni, F. (2012), p 6.

rencontre importante pourra être justifié dans la mesure où il y a de bonnes raisons de croire que l'embarras est ici approprié. En admettant que la ponctualité soit une valeur centrale au groupe impliqué, le fait d'enfreindre cette valeur sera perçu comme une raison valable pour affirmer que l'embarras est une émotion correcte et justifiée. Cette émotion autoréflexive sera ici vécue comme la perception de la déception des autres à l'égard de soi. Cette déception à l'égard de soi impactera ainsi l'estime qu'un agent aura envers lui-même.

Les émotions morales répondent ainsi à ce critère, puisqu'il est possible de vérifier si les raisons qui les provoquent sont belles et bien justifiées. Mais est-ce que l'estime de soi en tant que telle peut être justifiée selon des raisons et des faits précis? Pour affirmer qu'elle est une émotion distincte, il faudrait répondre à l'affirmative. Selon l'hypothèse avancée ici, les émotions autoréflexives seraient celles qui permettraient de justifier un jugement évaluatif qu'une personne émet à l'égard d'elle-même. L'estime de soi en découlerait. En effet, pour justifier l'estime de soi, il faut d'abord savoir sur quoi l'agent se base, c'est-à-dire sur les valeurs qui façonnent sa conception de soi, mais surtout, dans la manière dont il exemplifie ces valeurs (considérant sa confiance et son respect de soi). Aussi, il faut savoir quelle est sa perception envers lui-même de par ses expériences affectives qui résultent de cette exemplification. Cette justification mène ainsi directement aux états affectifs résultants de ces expériences et qui déterminent comment un agent considère son sentiment de compétence ou de mérite à agir. L'estime de soi serait ainsi ce jugement évaluatif résultant des émotions autoréflexives information correctement ou incorrectement l'agent. Puisqu'étant des expériences de valeurs, les émotions autoréflexives constitueraient les raisons qui permettraient de justifier les jugements évaluatifs. Et c'est ce qui

constituerait leur rôle épistémologique.¹²¹ Les standards de corrections et de justification de l'estime de soi proviendraient ainsi des émotions qui sous-tendent ce jugement à l'égard de soi.

Si on reprend le cas de Paula dans *Gaslight*, sa perte d'estime d'elle-même ne semble pas justifiée si l'on se concentre sur les raisons qui l'ont amené à s'estimer négativement. Le conditionnement oppressif qu'elle a subi a modifié sa perception d'elle-même et l'a amené à ressentir des émotions de honte, de culpabilité et de frustration envers elle-même. Et ce sont ces émotions qui l'ont amené à émettre un jugement négatif à l'égard de sa valeur personnelle. L'estime de soi ne peut ainsi se justifier sans la considération des émotions morales qu'elle implique. En effet, la surévaluation ou la sous-évaluation de l'estime de soi dépendrait de ces émotions autoréflexives. Si elle était une émotion distincte, il aurait été possible de la justifier par elle-même. En effet, l'agent qui évalue sa valeur personnelle aura tendance à se référer à différentes expériences émotives personnelles, puisque l'estime de soi réfère à une valeur globale individuelle. Selon quelles raisons précises peut-on justifier le fait qu'une personne se décrit comme ne valant rien? Il semblerait que l'estime de soi soit le jugement qui résulte de divers vécus émotifs et de la perception que cette personne en retient. Si les émotions autoréflexives vécues par l'agent ne sont pas justifiées, le jugement évaluatif qui en ressortira ne le sera pas non plus.

Par exemple, si une personne vit de la culpabilité suite à une situation x, mais qu'aucune raison valable ne laisse croire que la culpabilité soit justifiée, il se peut qu'elle émette un jugement négatif à l'égard d'elle-même. En retour, le fait de s'estimer négativement suite à cette situation ne sera pas justifié. L'autonomie de cette personne serait ainsi affectée, mais pour des

¹²¹ Ibid, (2012), p, 67.

raisons injustifiées. Dans le cas de Paula, ce sont les émotions morales de valence négative qui l'amène à s'évaluer négativement et ces émotions sont le résultat d'une manipulation oppressive. Il y a ainsi une distorsion de la réalité, puisque l'évaluation personnelle qui provient de ces émotions ne reflète pas ce qu'elle est véritablement. Sa faible estime de soi n'est pas justifiée, même si réellement ressentie, puisqu'elle provient d'états affectifs qui ne reflètent pas ses réelles capacités.

En effet, il semblerait que les émotions négatives qu'elle ressent envers elle-même l'informent de propriétés évaluatives qui sont faussées. En effet, elle juge ne pas avoir de valeur tout comme elle évalue ne pas être assez compétente pour agir adéquatement, alors qu'elle possède toujours les facultés qu'elle avait avant de subir cette oppression tout comme ses facultés de raisonnement. En admettant que Paula ressent l'émotion de la honte suite aux manigances de Gregory (qui lui fait croire que ses comportements sont défallants), l'on peut émettre l'idée que cette émotion ne correspond pas à ce qu'elle est vraiment. Ce sont ainsi les émotions vécues qui permettent à l'agent d'évaluer sa valeur personnelle. Toutefois, ces émotions doivent informer correctement l'agent, faisant ainsi en sorte que l'évaluation envers soi qui résulte de ses émotions doit aussi être justifiée. Le critère épistémologique de l'estime de soi provient ainsi des émotions qui permettent cette évaluation à l'égard de soi.

Le quatrième critère traité ici est celui de la tendance à l'action qu'occasionne une émotion distincte. Dans le cas ici présent, il s'agit de se questionner à savoir si l'on peut discerner des tendances à l'action qui sont propres à l'estime de soi, dans le cas où elle serait une émotion à part entière. Ce quatrième critère, la tendance à l'action (ses effets) serait directement liée au

cinquième critère, soit la fonction spécifique d'une émotion (les effets pour laquelle est a été sélectionnée).¹²² Pour ce qui est de la tendance à l'action, elle permettrait de rendre rationnel l'aspect phénoménologique (les réactions physiologiques) d'une émotion. Si on parle d'une tendance à l'action et non d'une action directe, c'est que l'action peut être une disposition qui n'est pas encore manifeste, puisqu'elle peut être inhibée ou transformée.¹²³ Par exemple, on peut supposer que l'action d'une personne peut être restreinte par sa faible estime de soi. En effet, dépendamment de l'évaluation positive ou négative de l'agent envers lui-même (suite à l'expérience phénoménologique des émotions), l'estime de soi permettrait à l'individu d'entreprendre des actions dans l'inconnu ou inhiberait l'individu à tendre vers certaines actions. Il faut toutefois noter que ces tendances à l'action sont bien moins spécifiques que ce qu'on trouve dans les cas des émotions comme la peur ou la haine, par exemple.

Selon l'hypothèse qui me semble plausible, même en étant un jugement évaluatif, l'estime de soi aurait une tendance à l'action. En effet, si je juge que je mérite à agir (dans le cas d'une estime de soi favorable), il y a de fortes chances que j'agisse en conséquence. Bien que cette action puisse prendre différentes tangentes selon chacun, une évaluation favorable à l'égard de soi-même pourrait permettre à l'individu de se sentir compétent et d'agir en confrontant ses peurs, par exemple. Considéré avec sa valence positive, l'estime de soi pourrait par exemple, permettre à l'agent de foncer hors des zones connues. En effet, on pourrait supposer que l'agent tende vers un certain progrès puisque faisant confiance en ses capacités. Dans le cas inverse, c'est-à-dire lorsqu'un individu s'évalue comme étant inférieur, l'on pourrait supposer que l'action soit davantage restreinte, inhibant ainsi le progrès. On pourrait également supposer

¹²² Cova, F., & Deonna, A.J, (2014). Being Moved, *Philosophical Studies*, Vol. 169, No. 3, p. 14.

¹²³ Breznitz, S., & Goldberger, L. (dir), (2010). *Handbook of Stress : Theoretical and Clinical aspects*, 2nd edition, Free press, 819 p.

qu'une estime de soi faible aurait une tendance contraire. D'ailleurs, c'est ici que l'on peut parler du cinquième critère, soit celui de la fonction qu'à une émotion à part entière.

Bien que l'on se réfère ici davantage à l'estime de soi comme jugement à l'égard de soi, il n'en demeure pas moins que l'on pourrait émettre l'idée qu'elle permet aux humains de se développer et de progresser. Toutefois, avant d'aller plus loin en ce sens, il importe de noter que ces fonctions semblent bien plus générales que la fonction d'une émotion comme la peur par exemple (qui permet d'éviter certains dangers). Si l'on réfléchit à la fonction qu'aurait l'estime de soi, on pourrait penser que sur le plan personnel, les expériences affectives qui mènent à ce jugement à l'égard de soi permettraient à l'agent de découvrir davantage qui il est et les valeurs qui lui sont chères. Bien évidemment, les facteurs oppressifs au sein de cette évaluation personnelle influent directement sur le critère épistémologique de ce jugement, puisqu'une personne peut ressentir un sentiment d'incompétence et s'évaluer négativement, alors qu'elle possède réellement toutes les compétences. Et ainsi, va pour les cas inverses.

L'on pourrait ainsi penser que le recul, suite à l'expérience des émotions morales ressenties pourraient permettre à l'agent de se découvrir une autonomie et de progresser vers des actions qui lui semblent importantes, c'est-à-dire qui concordent avec ses valeurs. Le contenu serait toutefois important, puisque comme vu précédemment, le vécu phénoménologique des émotions et l'aspect intersubjectif de ce ressenti seraient préalables à cette introspection ou à ce recul envers soi. Somme toute, la fonction de l'estime de soi, lorsque considérée selon sa valence positive, pourrait permettre à l'agent de s'aventurer dans des chemins moins connus et ainsi, tendre vers le progrès. De plus, l'aspect relationnel serait au cœur même de cette fonction, puisse

l'on pourrait supposer que l'atteinte de buts menant vers une progression nécessite un cadre interrelationnel. L'on revient en quelque sorte à une théorie constitutive de l'autonomie, puisque la fonction même de l'estime de soi est constitutive du lien social dans lequel se retrouve l'agent.

Maintenant, nous avons déjà vu que Benson lie la conception de soi à l'estime de soi et que ces deux éléments sont d'une importance majeure dans la définition de l'autonomie d'un agent. Puisque nous émettons aussi l'idée que l'estime de soi est davantage un jugement évaluatif qu'une émotion distincte, nous pouvons à présent ajouter l'idée que l'estime de soi pourrait être l'aspect évaluatif de cette conception de soi.¹²⁴ La conception de soi renverrait ainsi à l'ensemble des aspects cognitifs d'une personne portant sur elle-même, tels que les croyances à l'égard d'elle-même. Ceci regrouperait par exemple les valeurs auxquelles une personne adhère, ses goûts, la description de son apparence ou de son appartenance culturelle. L'estime de soi, quant à elle, proviendrait de la réponse émotionnelle que vit une personne suite à diverses expériences, mais surtout, à l'évaluation qu'elle effectue à l'égard d'elle-même. L'estime de soi serait ainsi l'aspect évaluatif du soi comme ayant de la valeur ou comme n'en ayant pas.¹²⁵ Pour reprendre la critique à l'égard des théories procédurales hyper-rationalistes, la motivation interne d'un agent ne proviendrait pas simplement de la réflexion qu'il fait à l'égard de la structure interne de ses désirs, mais bien des expériences intersubjectives qu'occasionnent les émotions autoréflexives, qui elles façonneraient les croyances cognitives et perceptuelles d'une personne envers elle-même. Ce sont ces expériences d'ordre social, qui permettraient à l'individu de ressentir diverses

¹²⁴ Heatherton, T.F., Wyland, C.L. (dir.) (2003). Assessing self-esteem dans Lopez, S. J. & Snyder, C.R., (dir.) *Positive psychological assessment : A handbook of models and measures*, Washington : Psychological Association, p. 220.

¹²⁵ Baumeister, R. F. (1998). The self. In D. Gilbert, S. Fiske, & G. Lindzey (Eds.), *The handbook of social psychology*, New York: Random House, p. 680 à 740.

émotions ouvrant sur une conscience de soi. L'évaluation globale ressortant de cet exercice et définissant l'autonomie d'un agent constituerait ainsi ce que l'on entend par l'estime de soi.

Conclusion

Tout compte fait, selon la conception que je propose, l'estime de soi serait un jugement évaluatif renvoyant à des composantes cognitives et affectives plutôt qu'une émotion distincte. Ce jugement s'élaborerait à partir de croyances personnelles à l'égard des compétences et des habilités que possède un agent et qui se reflètent, entre autres, dans le regard d'autrui. De nombreuses situations sociales peuvent effectivement affaiblir le sentiment de compétence d'un agent, influençant du coup ce jugement à l'égard de soi. Comme nous venons de voir, l'estime de soi ne répond pas tout à fait à l'ensemble des cinq critères définissant une émotion à part entière, bien qu'étant intimement liée. En effet, l'estime de soi répond au critère de l'intentionnalité (puisque'ayant comme objet formel, c'est-à-dire, soi-même), de la tendance à l'action (une évaluation favorable ou défavorable à l'égard de soi peut influencer une motivation à agir ou à s'abstenir) ainsi qu'à la fonction (s'évaluer comme compétant pourrait permettre d'accomplissement de défis tout en permettant le dépassement de soi). Puisque ne répondant pas à proprement dit au critère de la phénoménologie, il est difficile d'associer l'estime de soi en tant que tel comme ayant un ressenti particulier ou distinctif. Ce sont plutôt les émotions sous-jacentes à cette évaluation qui peuvent être décrites comme répondant à ce critère. C'est aussi le cas du critère épistémologique qui, dans le cas de l'estime de soi, se nourrit et se justifie avec les émotions morales qui permettent à l'agent de se juger soi-même. L'estime de soi peut ainsi se justifier, mais seulement en prenant comptent des émotions ressenties par l'agent, et ce, toujours

dans une perspective intersubjective. Cette analyse permet d'approfondir la condition de l'estime nommée par Benson, puisqu'il ne s'agit plus simplement d'un sentiment de mérite, mais bien d'une évaluation qui doit être justifiée selon les expériences affectives ressenties par l'agent et qui l'informe correctement sur sa valeur. Plus encore l'on pourrait se questionner à savoir s'il est réellement approprié pour un agent d'avoir une estime négative envers lui-même. Si on pense que le respect est dû à chacun, on pourrait émettre l'idée que chaque agent doit avoir au moins une estime minimale de lui-même. Bien sûr, pour y arriver, l'on pourrait penser que la capacité de s'observer soi-même ou la capacité d'introspection sont des critères nécessaires à cette estime minimale.

Conclusion : L'introspection comme point de départ pour penser l'autonomie dans un contexte intersubjectif?

Au terme de cet essai, on peut maintenant dire que l'attitude qu'a un agent envers lui-même tout comme son évaluation de soi au sein d'un contexte relationnel sont des éléments constitutifs de son autonomie. Pour Benson, tant que l'agent est en mesure de se sentir compétent et apte à agir, à tort ou à raison, il peut être autonome.¹²⁶ Dans ce qui vient d'être démontré, l'estime de soi est décrite comme un jugement normatif qui provient des expériences affectives et perceptuelles des émotions et par lesquelles un agent peut faire une introspection pour réfléchir aux valeurs constituant son identité. Ainsi, il peut arriver à se détacher de celles qui semblent moins correspondre à son sentiment d'identité, tout en pouvant revisiter celles dont il tient le plus.

Une première étape dans la démonstration de cette idée consistait à élaborer sur ce qui a mené Benson à émettre la condition de l'estime de soi dans une perspective substantielle faible de l'autonomie. Puisque ne permettait pas d'expliquer les cas d'oppressions comme dans le cas de Paula dans le film *Gaslight*, Benson affirme que malgré le fait qu'elle possède toujours ses facultés de raisonnement critique, elle n'est pas autonome pour autant puisque ne faisant plus confiance en ses capacités d'agir. Le seul critère du raisonnement à l'égard des désirs pour affirmer ou infirmer l'autonomie tel que l'affirment les théories procédurales ne suffit pas pour rendre compte de l'autonomie. Une limite à l'égard du contenu s'impose, soit que l'agent soit en mesure de s'estimer suffisamment pour être autonome.

¹²⁶ Benson, 2004, p. 337.

C'est ainsi que l'on a dû se tourner vers la conception de soi d'un agent et de son identité pour rendre compte des influences sociales et oppressives sur les valeurs que possède un agent. En réfléchissant à l'identité intersectionnelle et des valeurs qui peuvent y être intériorisées suite à un contexte social oppressif, l'on arrive à voir comment les attitudes à l'égard de soi peuvent être un indicateur que nos pensées ou actions ne reflètent pas ce dont l'on tient le plus. L'aspect social s'avère ainsi nécessaire pour définir l'agent et c'est pourquoi nous nous sommes tournés vers les théories relationnelles de l'autonomie pour réfléchir sur les notions de respect, de confiance et d'estime de soi dans le rapport à autrui.

Qu'elles soient constitutives ou causales, les théories relationnelles ont permis de rendre compte de l'importance du contexte intersubjectif dans la perception qu'à un agent de soi. Ayant une influence sur la réflexion critique, les attitudes à l'égard de soi doivent nécessairement être considérées au sein des débats sur l'autonomie. C'est ainsi que l'on a pu voir comment la confiance de soi se crée à partir d'un sentiment de compétence, comment le respect de soi est intimement lié au sentiment d'être intègre face à ses valeurs et comment l'estime de soi se définit à partir de l'ensemble de ces attitudes. Surtout, l'estime de soi ne peut être détaché du regard des autres, rendant nécessaire de considérer les relations au sein même de la définition de l'autonomie.

Occasionnant une multitude d'émotions, le rapport à autrui constitue un excellent point de départ pour parler des émotions autoréflexives, puisque directement lié à des expériences sociales. C'est ainsi que nous avons réfléchi aux effets de la honte, de la culpabilité, mais aussi de la fierté sur la perception de soi, mais aussi dans la manière dont ses émotions permettent à

l'agent se découvrir et en apprendre davantage sur lui-même. En faisant cet exercice, l'agent peut réfléchir aux valeurs qui constituent son sentiment d'identité, et ce, en définissant celles auxquelles il adhère de celles qui proviennent de facteurs extérieurs, mais qu'il a intériorisées. Cette introspection demande ainsi de faire l'expérience phénoménologique des émotions, pour que l'évaluation qui s'ensuit soit adéquate et justifiée. En effet, l'estime de soi comme jugement normatif se justifie selon l'information des émotions autoréflexives qui elles, doivent informer correctement l'agent. Pour en arriver à défendre l'estime de soi comme jugement normatif, nous avons passé en revue les cinq critères qui définissent un état affectif distinct pour voir quelle était la nature de l'estime de soi. Puisque ne répondant pas à l'ensemble des critères, l'estime de soi serait ainsi un jugement évaluatif qui se doit se plier à des critères de correction. En effet, la surévaluation ou la sous-évaluation doivent être écartées pour admettre l'autonomie selon cette condition de l'estime de soi.

Finalement, pour répondre au critère substantif de l'estime de soi selon Benson, l'agent autonome doit effectivement avoir le sens de sa valeur, c'est-à-dire une estime de soi positive. Pour que cette estime de soi soit adéquate pour l'autonomie, elle doit permettre à l'agent de distinguer les valeurs qui lui sont propres de celles provenant d'un contexte d'oppression. La réflexion critique que nécessite ce processus doit ainsi provenir avant tout du sentiment de mérite à agir que ressent l'agent et qui provient des expériences émotives vécues au fil de sa vie. L'évaluation que fait un agent envers lui-même, c'est-à-dire son estime de soi, agit ainsi comme vecteur principal de son autonomie.

Ces considérations sur l'estime de soi pourraient soulever des questions sur ce qui pourrait empêcher un agent de faire une introspection à la lumière de ses émotions autoréflexives

conduisant à cette évaluation de soi. Tel que mentionné dans ce travail, une introspection adéquate à l'égard de ses émotions autoréflexives (de valence positive ou négative) demande à ce que l'agent soit être en mesure de prendre un certain recul face aux réactions défensives occasionnées par l'ego. Ces questions à l'égard des capacités introspectives, spécialement sur la nature de l'ego, pourraient ainsi faire l'objet d'une nouvelle étude.

Bibliographie

Arpaly, N., & Schroeder, T. (1999). Praise, Blame and the Whole Self, *Philosophical Studies*, Vol, 93, No. 2, p. 161 à 188.

Bartky, L, S. (1991). *Femininity and Domination : Studies in the Phenomenology of Oppression*, New York : Routledge, 156 p.

Bauman, H. (2008). Reconsidering Relational Autonomy : Personal Autonomy for Socially Embedded Temporally Extended Selves, *Analyse & Kritik*, 30 (2), p. 445 à 468.

Baumeister et al, (1994). Guilt : An interpersonal approach, *Psychological Bulletin*, Vol. 115, p. 243 à 267.

Baumeister, R., F. (dir). (1999) *The Self in Social Psychology*, *Psychology Press*, p. 187 à 209.

Benson, P. (1991). Autonomy and Oppressive Socialization, *Social Theory and Practice*, Vol. 17, No. 3, p. 385-408.

Benson, P. (1994). Free agency and Self-Worth, *The Journal of Philosophy*, Vol. 91, No. 12, p. 650 à 658.

Benson, P. (2005). *Feminist Intuitions and the Normative Substance of Autonomy*, dans Taylor, J., S. (dir.), Cambridge University Press, p. 124 à 142.

Breznitz, S., & Goldberger, L. (dir), (2010). *Handbook of Stress : Theoretical and Clinical aspects*, 2nd edition, Free press, 819 p.

Christman, J. (1991). Autonomy and Personal History, *The Canadian Journal of Philosophy*, Vol. 21, No. 1, p. 1 à 24.

Christman, J. (2004), Relational Autonomy, Liberal Individualism, and the Social Constitution of Selves, *Philosophical Studies*, 117: 143–164.

Cova, F., & Deonna, A.J, (2014). Being Moved, *Philosophical Studies*, Vol. 169, No. 3, p. 447 – 466.

Darwall, L., S. (1977). Two Kinds of Respect, *Ethics*, Vol. 88, No. 1, p. 36-49.

Deonna, A., J., Rodogno, R. & Teroni, F. (2011). *In Defense of Shame: The Faces of an Emotion*, Oxford University Press, 288 p.

Deonna, A., J. & Teroni, F. (2012). *The Emotions: A Philosophical Introduction*, Routledge, 150 p.

De Sousa, R. (1987). *The rationality of emotion*, MIT Press, a Bradford Book, 400 p.

- Dworkin, G. (1970). Acting freely, *Noûs*, p. 367 à 383.
- Frankfurt, H., G. (1971). Freedom of the Will and the Concept of a Person, *The Journal of Philosophy*, Vol. 68, No. 1, p. 5 à 20.
- Friedman, A., M. (1986). Autonomy and the split-level self, *The Southern Journal of Philosophy*, Vol. 24, No. 1, p. 19 à 35.
- Friedman, A., M. (2003). *Autonomy, Gender, Politics: Studies in Feminist Philosophy*, Oxford University Press, 272 p.
- Goffman, E. (1959). *The Presentation of Self in Everyday Life*, Garden City: New York & Co.
- Gordon, S. L., (1989). Institutional and Impulsive Orientations in Selectively Appropriating Emotions to Self, p. 115-135, dans Franks, D., & McCarthy, E., *Sociology of Emotions : Original Essays and Research Papers*, Greenwich, CT : JAI press.
- Govier, T. (1993). Self-trust, Autonomy and Self-Esteem, *Hypatia*, Vol. 8, No. 1, p. 99 à 120.
- Heatherton, T.F., Wyland, C.L. (2003). Assessing self-esteem dans Lopez, S, J. & Snyder, C.R., (dir.) *Positive psychological assessment : A handbook of models and measures*, Washington : Psychological Association, p. 220 à 233.
- Joan, M. (dir.), (2008). *Psychologie Morale : Autonomie, responsabilité et rationalité pratique*. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 384 p.
- Kuenzle, D., Brun, G., & Doguoglu, U. (2012). *Epistemology and Emotions*, Ashgate Publishing, Ltd, 220 p.
- Mackenzie, C., & Stoljar, N. (2000). *Relation Autonomy: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency, and the Social Self: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency and the Social Self*, Oxford University Press, 328 p.
- McLeod, C., (2002). *Self-trust and Reproductive Autonomy*, Cambridge, MA : MIT Press 215 p.
- McLeod, C. & Sherwin, S. (2000). *Relational Autonomy, Self-trust, and Health Care for Patients Who Are Oppressed*, dans Mackenzie, C., & Stoljar, N. (2000). *Relation Autonomy: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency, and the Social Self: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency and the Social Self*, Oxford University Press, p. 259 à 279.
- Meyers, T., D. (1987). Personal autonomy and the paradox of feminine socialization, *The Journal of Philosophy*, Vol, 84, No. 11, p.619 à 628.
- Meyers, T, D. (1989). *Self, Society and Personal Choice*, New York: Columbia University Press, 279 p.

Meyers, T. D. (2005). *Decentralizing Autonomy. Five Faces of Selfhood*, dans Anderson and Christman, 2005, p. 27–55.

Nussbaum, M. (2001). *Upheavals of Thought: The Intelligence of Emotions*, Cambridge University Press, 766 p.

Nussbaum, M. (2001). Adaptive Preferences and Women's Options, *Economics and Philosophy*, Vol. 17, p. 67 à 88.

Oshana, M. (2005). *Autonomy and Self-Identity*, dans Anderson, J. & Christman, J. (2005). *Autonomy and the Challenges to Liberalism: New Essays*, NY: Cambridge, p. 77 à 100.

Oveis, C., Horberg, E. J., & Keltner, D. (2010). Compassion, pride, and social intentions of self-other similarity. *Journal of Personality and Social Psychology*, 98, 618-630.

Prinz, J. (2004). *Gut Reactions: A Perceptual Theory of Emotion*, Oxford University Press, 271 p.

Stanculescu, E. (2012). The self-conscious emotion of pride as mediator between self-esteem and positive affect, *Procedia : Social and Behavioral Sciences*, (33), p. 263 à 267.

Stoljar, N. (2014). Feminist Perspectives on Autonomy, *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N., Z. (ed.), URL: <http://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-autonomy/>, 24 p.

Tangney, J., P. (1996). Conceptual and methodological issues in the assessment of shame and guilt, *Behavioral Research and Therapy*, Vol 34, p. 741 à 754.

Tappolet, C. (2006). Autonomy and the Emotions, *European Journal of Analytic Philosophy*, Vol. 2, No. 2, p. 45 à 59.

Tracy, L., J. & Robins, W., R. (2007). *Self-Conscious Emotions: Where Self and Emotion Meet*, dans Sedikides, C. & Spencer, J. S. (2007). *The Self: Frontiers of Social Psychology*, New York: Psychology Press, p. 187 à 209.

Tracy, L., J. & Robins, W., R. (2007). *The Nature of Pride*, dans *The Self-Conscious Emotions : Theory and Research*, The Guilford Press, p. 263 à 282.

Tracy, J. L., & Robins, R. W. (2007). The Psychological Structure of Pride: The Tale of Two Facets. *Personality and Processes and Individual Differences*, 92, 506-525.

Velleman, D. (2001a). *Identification and Identity*. dans Buss, S. & Overton, L. (dir), *The Contours of Agency: Essays on Themes from Harry Frankfurt*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 91 à 123. Réimprimer dans *Self to Self: Selected Essays*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 330 à 360.

Wald, E. B. (2010). *Barriers to Self-Rule : Autonomy, Oppression & Self-Trust*, A thesis for a degree of Masters of Art, McMaster University, 127 p.

Watson, G. (1975). Free Agency, *The Journal of Philosophy*, Vol. 72, No. 8, p. 205 à 220.

Wolf, S. (1987). *Sanity and the Metaphysics of Responsibility*, dans Schoeman, F., D. dir. *Responsibility, Character, and the Emotions: New Essays in Moral Psychology*, Cambridge University Press, 281 p.